

FERNANDE DE LYSIE
—
AU PAYS
DES
MILLE LACS

A. Picard & Kaan
Éditeurs



BIBLIOTHÈQUE D'ÉDUCATION RÉCRÉATIVE

AU PAYS DES MILLE LACS

5^e Série.



Éléna Ivan Osouf tenait ce qu'on appelle en Finlande une école gardienne.
(Page 14.)

COLLECTION PICARD

BIBLIOTHÈQUE D'ÉDUCATION RÉCRÉATIVE

AU

PAYS DES MILLE LACS

SCÈNES DE LA VIE RURALE EN FINLANDE

PAR

M^{me} FERNANDE DE LYSLE

OFFICIER D'ACADÉMIE

Illustré de 31 gravures par **F. RAFFIN**



PARIS

Librairie d'Éducation nationale
A. PICARD ET KAAN, ÉDITEURS

11, RUE SOUFFLOT, 11

Propriété réservée

Paris, le 2 Décembre 1897.

Madame,

Vous voulez bien me demander mon avis sur le livre que vous allez publier : Au Pays des Mille lacs. Je n'ai pas grande compétence dans la matière, car jamais je ne suis allé en Finlande. Mais j'ai goûté dans vos pages cet air de vérité, de sincérité qui fait le charme des célèbres Mémoires d'un Seigneur russe de Tourgueneff. Votre livre vient à point pour attirer l'attention du public français sur cette Finlande qui n'est pas seulement une contrée merveilleusement pittoresque, mais aussi une des régions du Nord où s'élabore en ce moment la Renaissance littéraire et poétique du prochain siècle.

Veillez agréer, Madame, avec mes félicitations, l'expression de mes sentiments distingués.

Marcel PRÉVOST.

PRÉFACE

Le but que nous poursuivons dans ce livre est de faire connaître à nos jeunes lecteurs la Finlande que beaucoup d'entre eux ignorent, et que d'autres ne connaissent que comme ayant été le champ de bataille entre la Russie et la Suède avant de faire partie de l'empire russe sous le nom de *Grand duché de Finlande*.

Toutes les belles descriptions dans leur poétique fraîcheur, tous les détails techniques de ce pittoresque récit ont été pris, avec autorisation de l'éditeur, dans un ouvrage fait en collaboration avec M. Jack Ahrenberg, jeune auteur finlandais (1).

Nous avons ajouté à notre récit une étude très documentée sur l'ensemble de ce pays, voulant en faire connaître non seulement les *mœurs rurales*, mais la vie intellectuelle, le grand développement de l'instruction dans toutes les classes, les Universités, les Facultés des sciences, des lettres, le goût des arts, le progrès continu. En un mot la valeur de ce peuple arrivé à de si remarquables résultats par son labeur opiniâtre (2).

Les Finlandais ne regrettent pas leurs anciens suzerains, ils sentent tout le prix de la protection de leur vaillant *grand-duc le Tsar*.

Aussi ne lui ont-ils pas plus marchandé leur sang qu'ils ne l'avaient marchandé aux rois de Suède; mais ils ont au plus haut degré, le sentiment de leur nationalité, ils tiennent à leur religion, à leur langue (la langue finnoise), à

(1) JACK AHRENBURG ET FERNANDE DE LYSLE. *Les Illuminés de Finlande. Histoire d'une secte*. Simonis Empis, éditeur. Paris.

(2) Voir la Notice sur la Finlande, à la fin du volume.

leurs institutions, à leurs lois, à leurs coutumes, et ils n'ont pas tort, car la Constitution finlandaise est très libérale, et les citoyens jouissent d'une très grande liberté, sans distinction de classe ni de sexe.

Le service militaire est obligatoire pour tous; sa durée de trois ans est abrégée d'une ou deux années pour les jeunes gens ayant fréquenté une école secondaire, suivant le degré des études qu'ils y ont faites.

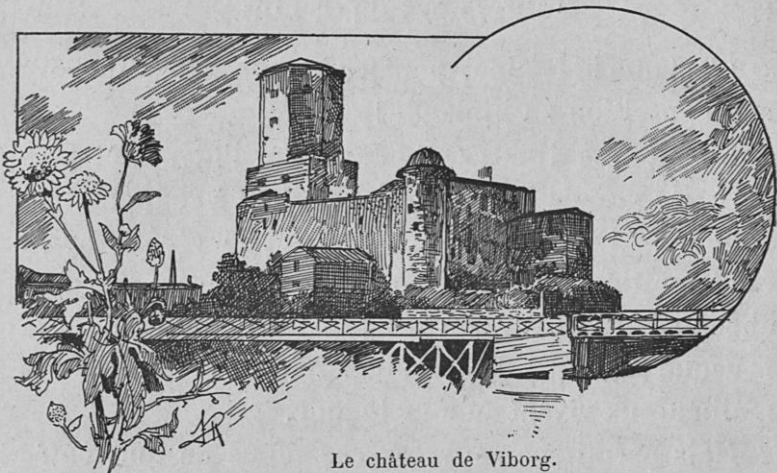
Enfin les femmes sont admises à l'Université, et ont le droit de voter pour les affaires communales.

En somme, les Finlandais sont scrupuleux observateurs des lois et se montrent dignes des libertés dont ils jouissent.

Notre but en écrivant ce livre a été de faire partager notre sympathie pour ce peuple honnête et laborieux qui n'a peut-être pas, en apparence, la politesse raffinée du Russe des grandes villes — son abord est froid, parfois rude — mais il est hospitalier, obligeant et très loyal.

Mais surtout, et avant tout, nous avons voulu faire connaître la Finlande, *ce joyau de la Russie*, qui est par excellence *le pays des Mille lacs* chanté par son poète Runeberg, que la Scandinavie tout entière appelle avec orgueil son *Victor Hugo*, et dont un seul volume, disent ses compatriotes, vaut la peine, pour le lire, d'apprendre le suédois.

F. DE L.



Le château de Viborg.

AU PAYS DES MILLE LACS

SCÈNES DE LA VIE RURALE EN FINLANDE

CHAPITRE PREMIER

**La famine en Finlande. — Enfant trouvée sur la neige. —
Un baptême russe.**

Comme des oiseaux chassés par le froid, des bandes interminables d'émigrants venant du Nord, encombraient les routes. Des hommes, des femmes, des enfants suivis par des loups affamés, prêts à une véritable curée, se frayaient sur la glace un chemin vers la Russie.

Lorsqu'ils eurent atteint Viborg, seuil de la patrie, ils étaient nombreux comme les sauterelles de l'Égypte.

C'est que la famine, monstre hideux, venait de faire son apparition en Finlande !

C'était vers 1850 ; cette année-là, l'hiver fut précocce, les grands froids survinrent tout à coup, accompagnés de tourmentes de neige ; et la récolte ayant été à moitié perdue, les marchés devinrent déserts ; chacun garda pour soi les provisions de l'été, et la brusque cessation du travail augmenta le nombre des malheureux vivant au jour le jour.

Mais parmi ces pauvres gens venus de tous côtés combien étaient restés en route vaincus par le froid et la faim !

Un matin, une femme portant dans ses bras amaigris une enfant de deux ans à peine, avait frappé à une porte du village de Tervola, aux environs de Viborg. Dans cette maison demeurait un pope russe.

— D'où viens-tu ? lui demanda-t-il.

— De l'Ostrobothnie (1).

— Comment t'appelles-tu ?

— Stina (2).

— Où est ton mari.

— Je ne sais. Il y a trois semaines, pendant une journée d'un froid excessif la neige se prit à tomber en tourbillons, nous avions à traverser un lac glacé, mon mari marchait en avant, je le suivais portant ma fille, nous nous sommes perdus pendant la tourmente. Depuis ce moment je ne l'ai pas revu. Vit-il ? Est-il mort ? Je l'ignore.

Elle parlait doucement résignée, comme une femme

(1) Province à l'est du golfe de Bothnie.

(2) Diminutif de Christina.

qui a perdu tout espoir ! La source de ses larmes était tarie !

On lui servit une écuelle de soupe chaude à laquelle elle ne fit que goûter. Le cœur lui manqua.

Quand son enfant fut réconfortée et réchauffée, elle partit emportant une petite aumône, et demandant au ciel de bénir ses hôtes d'un moment.

A peine dehors elle s'affaissa dans la neige avec sa fille, et lorsqu'on vint pour la relever elle était morte.

Ivan Osouf le pope (1) et sa femme recueillirent l'enfant.

D'où venait-elle ? quel était son nom ? son âge ? quelle était sa religion ? On ne trouva rien sur la morte qui put répondre à ces questions.

Au bout de quelques jours ils partirent tous deux pour se rendre à une église russe. Là ils appelèrent le sacristain, le sonneur et le marchand de cierges comme témoins ; et Ivan couvrant de sa main le nez et la bouche de l'orpheline la plongea par trois fois dans l'eau des fonts baptismaux.

Lorsqu'elle en sortit, elle se nommait Ivane Ivanowna et était orthodoxe.

Le lendemain sa mère fut conduite à sa dernière demeure.

*
* *

Le pope Ivan et sa femme Éléna étaient riches de charité mais pauvres de biens. Lui, n'avait pas souvent à remplir ses fonctions. Elle, recevait, moyennant

(1) Prêtre de la religion orthodoxe russe.

une très légère rétribution, de très jeunes enfants pour leur apprendre un peu à lire et les préparer à entrer dans une école primaire. C'était sa grande passion pour les enfants qui lui avait suggéré cette idée, et le besoin d'adoucir leurs regrets de n'en avoir jamais eu.

Aussi comme la petite Ivane fut la bienvenue !

C'était une jolie petite fille dont la physionomie avait une expression charmante d'intelligence, augmentée encore par l'éclat de deux grands yeux bruns.

Ivan et Éléna l'adoraient et les enfants de l'école la choyaient à qui mieux mieux. Elle était la vraie poupée des petites filles qui l'habillaient, la frisaient, la débarbouillaient. Ivane se laissait faire. Les garçons l'aimaient bien aussi, mais trop brusques dans leurs jeux, ils la faisaient parfois pleurer. Alors dame Éléna se fâchait tout rouge.

L'un d'eux, Tom Pullinof, le plus turbulent de tous, avait une affection toute particulière pour la petite, et quand il arrivait à Réjonhelm ou à Anton ou à quelqu'autre camarade de la bousculer un peu trop fort en jouant, Tom devenait furieux et les menaçait de rudes giffles en sortant. Menace qu'il exécutait trop souvent au grand désespoir de sa mère, qui s'en plaignait fort à dame Éléna.

Madame Éléna Ivan Osouf tenait ce qu'on appelle en Finlande une *école gardienne*. Ces écoles de petits enfants sont dirigées par des dames ou des demoiselles qui ont pour leurs élèves une sollicitude vraiment maternelle. Les enfants y passent fort agréablement leur temps.

Ils n'apprennent pas beaucoup à lire ni à écrire —

cela est réservé pour l'école primaire — mais ils récitent un peu d'histoire sainte et de jolies fables. Puis ils s'amuse à faire des constructions avec de petits morceaux de bois, et ces petits architectes sont parfois étonnants. Les petites filles tressent la paille, le jonc et le papier de couleur. Puis les enfants se promènent deux à deux en battant des mains, en cadence et en chantant. L'exercice du chant leur plaît beaucoup. Ces promenades sont très fréquentes, car il est de règle de ne pas laisser les élèves trop longtemps assis.

Quand le temps est mauvais, on parcourt tout l'espace libre dont on dispose ; mais quand il fait beau temps on se rend à la cour ou au jardin.

C'était en apparence une sévère vieille que dame Éléna, comme deviennent souvent les institutrices qui, toute leur vie, se sont occupées à instruire des enfants, surtout des garçons.

Elle était assise d'ordinaire sur une haute chaise, près de la table ; à ses côtés, étaient placés un tricot, un peloton de laine et des verges dont elle se servait bien rarement, mais qui étaient là pour inculquer aux plus mutins le respect de son autorité.

Autour de la table étaient assis cinq enfants, trois garçons et deux filles. La petite Ivane allait et venait sans place bien désignée.

Dans la pièce où se faisait la classe, il y avait une vieille armoire, sur le mur étaient collées deux grandes images : l'une représentant Absalon accroché par les cheveux et l'autre Aman pendu à un gibet. Puis un tableau noir couvert de lettres et de chiffres qui avaient été copiés et découpés par les écoliers.

Sur une chaise près de l'armoire était accroupi un méchant carlin qui grognait leur bienvenue aux enfants dès qu'ils entraient.

— Chère dame Ivan Osouf, dit un matin la maman de Tom amenant son fils, veuillez, je vous prie, punir très sévèrement les garçons quand il leur arrivera de se battre. Pour le mien ne ménagez pas les verges. Il vous en sera reconnaissant plus tard, et moi tout de suite.

— Oh ! dit la vieille, peut-être n'aurai-je pas besoin de verges, je l'empêcherai tout un jour de jouer avec sa petite Ivane aimée.

Tom frémit à la pensée qu'il serait privé du grand plaisir d'embrasser sa petite amie.

— N'est-ce pas bien ridicule, dit aigrement la mère, qu'un grand garçon de plus de six ans joue avec cette fillette au lieu d'apprendre à lire. C'est vraiment dépenser son argent inutilement. Du reste il a bientôt l'âge d'aller à l'école, à une vraie école.

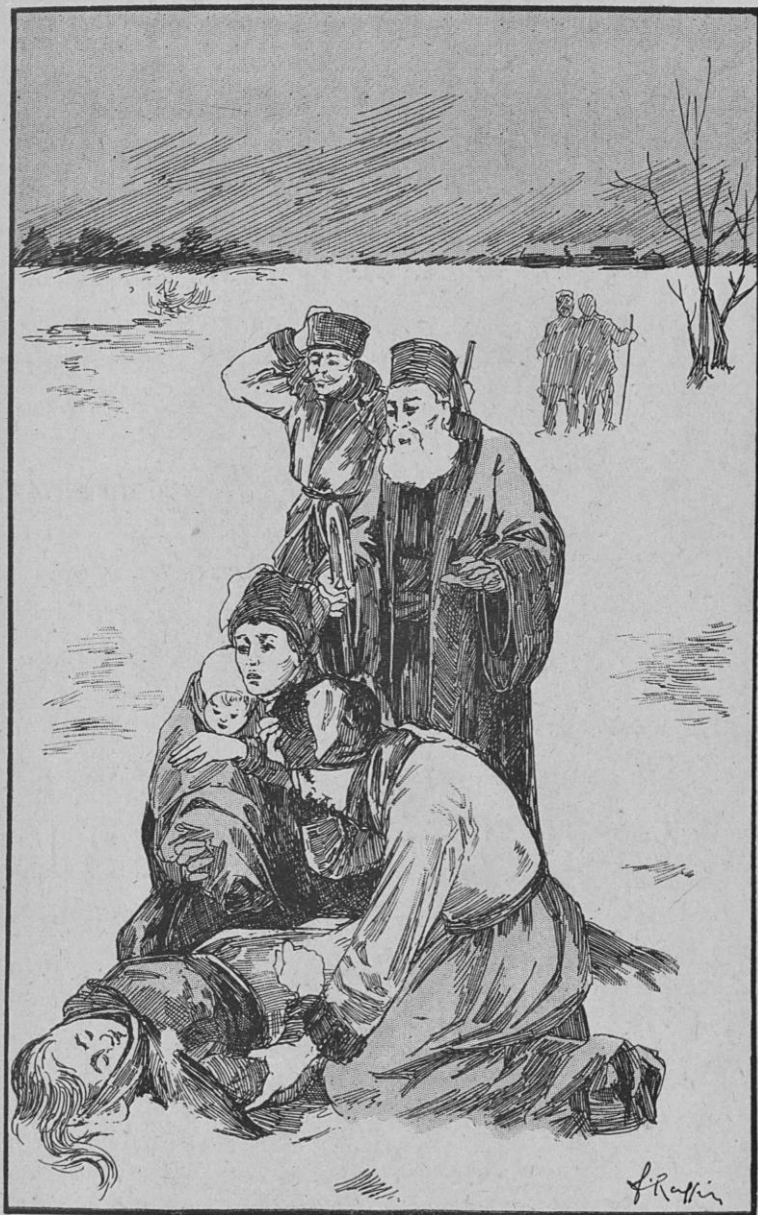
Sa mère partie, Tom regarda Ivane, puis se tournant vers ses camarades :

— C'est égal, leur dit-il, vous ne la toucherez pas ou prenez garde. Dame Éléna a promis de me fouetter, mais je suis fort, elle n'osera pas me toucher. Une charrette qui passa dans la rue ébranla les vitres de la classe, tout de suite Tom jeta son livre et courut à la fenêtre.

— Que fais-tu là, polisson ? cria dame Éléna.

Tom fit semblant de ne pas entendre et regarda jusqu'à aplatir son nez sur les carreaux.

Elle se leva, prit les verges qu'elle fit tournoyer dans ses longues et larges mains. Elle allait l'en frap-



Lorsqu'on vint pour la relever elle était morte. (Page 13.)

per, lorsque Ivane s'accrocha à sa robe en criant :

— Oh ! non, maman Ivan, ne fais pas de mal à mon ami Tom.

La pauvre vieille s'arrêta court. Elle embrassa Ivane et Tom, tout en essuyant ses yeux.

— Si tu aimais bien Ivane, dit-elle à Tom, tu deviendrais obéissant pour ne pas lui faire de peine. Vois comme elle pleure.

— Oui, oui, maman Ivan, dit-il résolument, je deviendrai bien sage pour embrasser toujours ma petite Ivane.

CHAPITRE II

Les écoles. — Travail en classe. — Plaisirs de vacances.

Les quatre garçons, dont Erick Rejonhelm était l'aîné, quittèrent presque en même temps madame Ivan Osof. Ils furent envoyés à l'école préparatoire enfantine où l'on reçoit les enfants à l'âge de huit ans, même de sept ans, s'ils savent lire presque couramment.

La première année ils apprennent à mieux lire, à écrire, puis ils étudient l'histoire sainte et l'histoire du pays, le calcul, un peu de géographie, le dessin et le chant. Les petites filles apprennent aussi à tricoter, à coudre, à faire des paniers. Les garçons font des ouvrages en bois, toutes sortes d'articles de menuiserie auxquels on donne une grande importance en Finlande.

Les enfants, garçons et filles, au nombre de quarante ou soixante, sont dans la même salle d'école et sont divisés en quatre classes, suivant leur âge.

Pendant que le maître, ou la maîtresse, s'occupe d'une division, les autres travaillent seuls, soit à écrire, soit à résoudre un problème d'arithmétique ou à faire quelques travaux manuels.

Les plus jeunes viennent à l'école à 9 heures, les autres à 8 heures.

Tous y restent jusqu'à 2 heures de l'après-midi, ayant une heure de récréation pour le déjeuner qu'ils vont prendre dans une pièce qui se trouve dans le même bâtiment.

Avant les leçons, le matin et dans l'après-midi, deux, trois, quatre élèves, filles et garçons, sont de semaine, ce qui consiste à balayer et épousseter la salle d'étude, à apporter de l'eau, à enlever, avec des pelles, la neige devant la maison.

Les repas et les récréations se font en commun. L'institutrice ou l'instituteur demeurent dans l'école.

Après l'*école enfantine*, il y a des *écoles élémentaires inférieures* qui se divisent en deux ou trois classes et des *écoles élémentaires supérieures* à quatre classes.

Il arrive parfois que les enfants du peuple ont un goût prononcé pour les études, alors ils' entrent, aux frais de l'État, dans des *écoles normales*, qu'on appelle en Finlande des *séminaires*; mais pour y entrer il faut avoir 18 ans. D'autres continuent leurs études dans des écoles supérieures ou dans des *gymnases*.

Aucune école : *enfantine*, *élémentaire*, *normale* ou *gymnase*, n'est internat.

Les enfants rentrent dans leur famille chaque soir.

Si leurs parents habitent loin de la ville où est l'école, ils sont reçus, au nombre de trois ou quatre, chez des répétiteurs.

Il y a aussi des *écoles secondaires mixtes* aboutissant à l'Université, où des élèves des deux sexes reçoivent l'enseignement côte à côte dans les classes. Plusieurs de ces écoles mixtes ont déjà fait recevoir de leurs élèves — jeunes gens ou jeunes filles — depuis quelques années, à l'examen d'admission à l'Université.

L'Université de Finlande, anciennement connue sous le nom d'Académie d'Abo, fut organisée, dès l'origine, sur le modèle de celle d'Upsala. Elle comprend quatre facultés : de théologie, de droit, de médecine et de philosophie.

Cette dernière, divisée en deux sections : celle d'histoire et de philologie ; et celle des sciences mathématiques et physiques.

Les ressources pécuniaires de cette haute école étaient très modestes. Depuis la réunion de la Finlande à la Russie, ses ressources matérielles furent considérablement augmentées, ainsi que le nombre de ses étudiants qui était, en 1828, de 339 et qui, en 1894, avait atteint le chiffre de 1920, dont 105 jeunes filles. (La première fut inscrite à l'Université en 1870 et la seconde en 1873). Une d'entre elles étudiait la théologie. Sept étudiaient le droit, cinq la médecine, quarante-sept les lettres et quarante-cinq les sciences.

Pour être admis comme étudiant ou étudiante à l'Université, il faut subir un examen écrit et oral.

Mais une fois inscrit, l'étudiant jouit d'une grande liberté dans le choix de la disposition de ses études. Il n'est pas astreint à une tâche déterminée dans un temps fixé. Les cours sont, pour la plupart, publics et gratuits.

Les vacances sont longues, elles durent du 1^{er} juin au 1^{er} septembre, et du 20 décembre au 14 janvier ; ce qui, en y ajoutant les six jours de congé à Pâques, constituent quatre mois complets.

De cette façon, la jeunesse, rassemblée souvent de très loin dans les villes d'écoles, est mise à même de jouir pendant une grande partie de l'année, des bonnes influences du foyer domestique.

Les distractions des vacances varient suivant les saisons : en hiver, il y a les promenades en traîneaux sur les lacs, les courses avec raquettes ou ski sur la neige ; — les jeunes paysans n'ont pas de traîneaux, seuls les enfants de familles aisées pratiquent cette distraction.

Depuis quelques années la bicyclette est à la mode. Ce genre de sport est même adopté par les jeunes filles de la haute société. C'est le grand genre ainsi que le lawn-tennis. Le jeu de toupie a un grand attrait dans toutes les classes pour les garçons. Puis la pêche aux écrevisses, en temps permis, du 1^{er} juillet à fin septembre. On se donne rendez-vous, on arrive par bandes à l'endroit désigné. Les jeunes filles et les jeunes gens sont d'ordinaire les premiers au bord de la rivière. Ils préparent les engins, c'est-à-dire qu'ils attachent de petits morceaux de viande crue sur la traverse de bois qui se trouve au milieu d'un petit filet rond appelé balance. Ces filets, suspendus à une corde, sont jetés au fond de la rivière où une baguette de bois fichée au bord, les retient immobiles. Les pêcheurs n'ont alors qu'à les surveiller et à tirer vivement à eux dès qu'ils aperçoivent quelques-unes de ces bêtes voraces s'acharnant sur la viande. Les

écrevisses surprises perdent alors leur équilibre et tombent dans le petit filet. Il n'y a plus qu'à les jeter dans un panier qu'il faut se hâter de refermer soigneusement. Cette dernière opération, presque toujours confiée aux jeunes filles, provoque des cris de frayeur suivis de joyeux éclats de rire, car l'écrevisse se voyant prise, veut reconquérir sa liberté. Elle s'échappe, tombe dans l'herbe, glisse, se débat, et pince parfois les petits doigts des pêcheuses. Chacun veut alors lutter d'adresse, on estime sa capture, on fait des paris; enfin, cette distraction se prolonge souvent assez tard, et le nombre d'écrevisses prises dans les premières journées se compte souvent par centaines.

Le dimanche, les jeunes garçons vont ensemble en promenade ou aux fêtes qui ont lieu dans une ville ou un grand village peu éloignés.

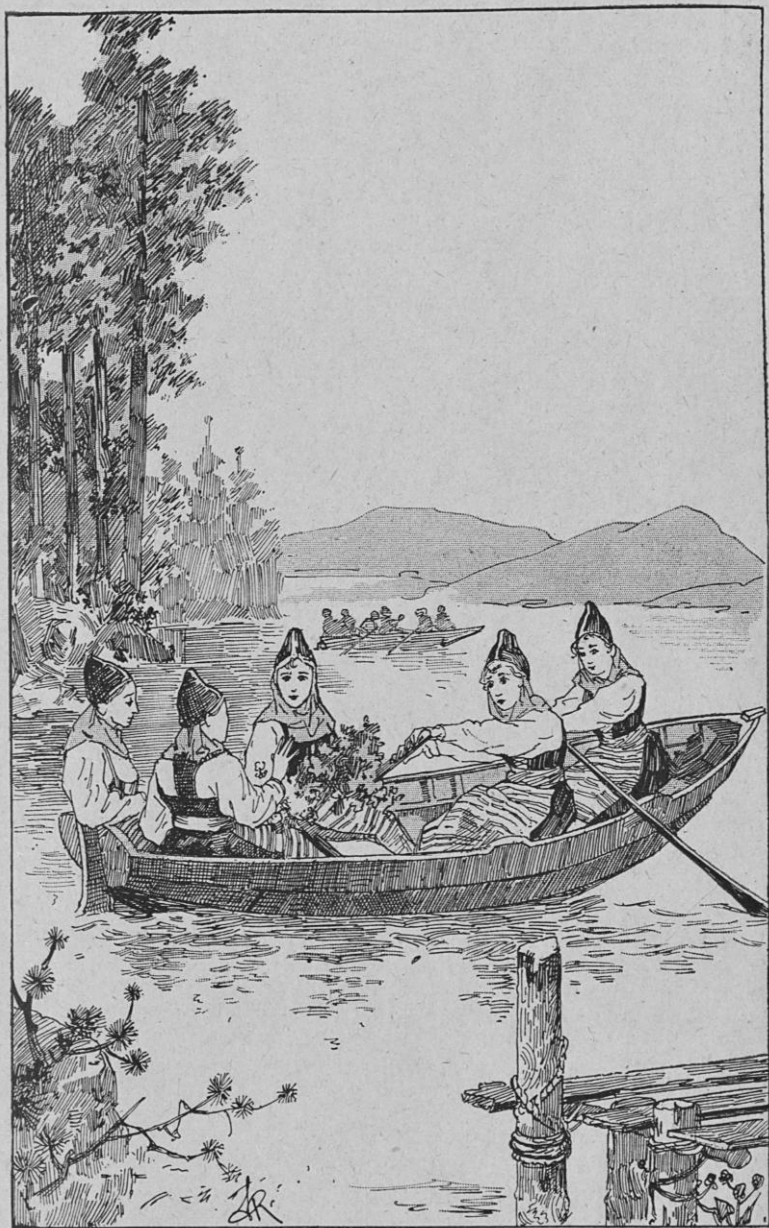
Les jeunes filles se rendent souvent à l'église dans de grands bateaux à dix et même douze paires de rames, ressemblant à des bateaux de pêche, avec lesquels on traverse des lacs de vingt ou trente kilomètres. On en compte quelquefois plus d'une trentaine amarrés sur le bord non loin de l'église. Il y a toujours deux personnes à chaque paire de rames, de sorte qu'un tel bateau peut contenir vingt ou trente personnes essayant, dans chacun, de se devancer. C'est un véritable plaisir que ces courses sur l'eau.

Les jeunes garçons et les jeunes filles — enfants ou adolescents, — ont toute liberté de se trouver ensemble, soit dans l'école, soit en y allant ou en en revenant, soit aux promenades. Il n'y a jamais eu d'inconvénients à cela.

Mais sans contredit, la plus belle, la plus attendue de toutes les fêtes, c'est celle du Midsommar. Le 24 juin, jour de la Saint-Jean, est le plus long jour dans ces régions. C'est presque une journée double, car le soleil ne se couche pas ; la nature semble endormie, et quoiqu'il fasse clair comme en plein jour, on n'entend ni le chant des oiseaux, ni aucun frôlement d'insectes. A trois heures, le soleil monte à l'horizon, si près de l'endroit où il s'est couché que la teinte rouge du soir devient celle de l'aurore.

Dès le matin de ce jour, dans tous les villages on plante l'arbre fleuri. Les paysans dont c'est surtout la fête, garnissent leurs maisons de fleurs, de branches vertes. Dans chaque village, la jeunesse se rassemble sur une colline voisine d'où la vue peut s'étendre très loin. On y allume un grand feu autour duquel on chante et l'on danse. Chez les propriétaires, les domestiques dressent, à une certaine distance de la maison, un mât assez élevé, orné de fleurs, de verdure, et surmonté d'un drapeau. On arrange ensuite une salle de danse, mais les gens du peuple seulement prennent part à ces réjouissances qui se prolongent généralement jusqu'au matin. Le lendemain est consacré aux repas en famille, et après quelques heures de repos, les plus infatigables recommencent la danse.

Pendant les vacances d'hiver, les enfants des familles riches font, avec leurs parents, des visites. Il y a de grands dîners, des réunions où l'on fait de la musique, où l'on cause, où l'on dessine, surtout pour ces mille petits ouvrages de broderie faits en fils de diverses couleurs, et qui égayent si bien les tables sur



Les jeunes filles se rendent souvent à l'église dans de grands bateaux. (Page 23.)

lesquelles on sert le café beaucoup plus souvent que le thé.

Presque toujours ces réunions se terminent par un tour de valse, car dans tous les pays du Nord, la danse est un des plus grands plaisirs.

Dans les familles de paysans on se réunit, pendant les longues soirées d'hiver, dans une grande pièce où l'on travaille autour d'une lampe suspendue au plafond et alimentée par du pétrole. Il y a toujours, au milieu de cette pièce, un grand poêle chauffé au bois, sur lequel on prépare le souper. Les hommes travaillent au couteau des objets de bois; les femmes filent au rouet; les jeunes gens et les jeunes filles — surtout pendant les vacances — racontent des histoires, devinent des charades, des énigmes, jeu très goûté des jeunes gens en général.

CHAPITRE III

Les amis d'enfance. — La famille Pullinof. — Le vieux Matti.

Tom avait huit ans, on l'envoya à l'école de M. Brandt. Il y fut un élève intelligent et travailleur, mais volontaire et indiscipliné. Cette turbulence était, en quelque sorte, approuvée par son père qui se complaisait à se retrouver dans son fils.

Au physique, avec sa face ronde, fraîche et blanche, ses yeux bleus, gais et malins, sa physionomie grasse et rebondie qui s'épanouissait et donnait à son rire un caractère de bonhomie, Tom devait devenir ce que son père avait été avant son mariage, à l'époque où

il était cocher au service du commandant de la forteresse de Viborg ; au temps où, par ses chansons, ses bons mots, il avait fasciné la sage Karine ; au temps où il ajoutait à tous ces avantages, un long manteau russe, une ceinture rouge entourant la taille, un béret de cocher avec des plumes de paon. Le tout réuni avait complètement tourné la tête de la pauvre fille.

Quelques mois après son mariage, Karine avait hérité d'une propriété située à Tervola. Les jeunes époux allèrent s'y installer.

Cette propriété était peu étendue, son exploitation ne pouvait suffire pour les besoins de la vie. Pullinof ouvrit une boutique de marchand de village, il réussit dans son entreprise, car il était alors le seul marchand de la paroisse. En quelques années, il parvint à une honnête aisance, grâce à l'économie — les voisins disaient l'avarice — de Karine.

Si Lorentz Pullinof avait bien administré son commerce et sa propriété, il serait certainement devenu très riche, mais il céda à une passion bien explicable chez un ancien cocher : il se lança dans le commerce des chevaux ; achetant et revendant — sans beaucoup de scrupules — fréquentant toutes les courses de Kuopio, de Viborg et même celles de Wasa.

Tous les sportmen du pays connaissaient Pullinof le joyeux maquignon qui passait pour un madré compère, et s'entendait à merveille pour tromper les marchands russes et les amateurs finlandais. Sa renommée n'était pas des meilleures, bien qu'aucun fait spécial ne pût lui être reproché ; mais après les repas bien arrosés de cognac, ou une course animée,



Aux jours de grande fête on réunissait des enfants, Matti Wiskari savait les amuser. (Page 34.)

on ne se gênait guère — surtout quand lui-même amenait la conversation sur ce qu'il appelait ses bons tours — pour lancer à son adresse des insinuations peu équivoques.

La naissance d'un fils n'avait en rien changé ses habitudes.

Ses goûts pour la vie extérieure expliquaient très bien sa complète insouciance pour les intérêts de sa maison, et ce fut pour lui un vrai bonheur que sa femme sût garder l'argent gagné par son travail — ce qu'elle amassait sans en dire jamais le montant exact à son mari.

Quand le travail de la journée était fini, Karine s'occupait à faire ses comptes dans son arrière-boutique, petite pièce remplie de sacs de café, de caisses de thé, de chapelets de baraschka (sorte de gâteaux russes) le tout entremêlé de fouets, de harnais, de bottes de cuir de Russie dont l'odeur âcre se mélangeait à celle des denrées aux arômes si délicats.

Comme la plupart de nos marchands campagnards, Karine avait une mémoire bien exercée, exempte de connaissances inutiles, ce qui lui permettait d'établir ses comptes sans tenue de livres.

Elle se souvenait de chaque prix à un centime près, ainsi que de la date de la livraison, et pouvait dire exactement combien elle avait gagné sur harnais, grelots, cordes et tabacs : pas de journal ni de main courante, tout était comme écrit dans cette incroyable mémoire ; quand son bilan était fini, sa figure reflétait son contentement s'il y avait du gain.

Bien que Karine eût pris de l'embonpoint, que sa taille et ses épaules se fussent arrondies, son humeur

était triste et inquiète : elle souffrait de son affreuse solitude. Le mari toujours absent, le fils n'ayant plus besoin de ses soins attentifs et maternels ; elle sentait chaque jour que l'oiseau prenait des ailes et quitterait bientôt le nid.

Malgré ses nombreuses occupations, cette solitude aigrissait souvent l'humeur de Karine qui en faisait passer les accès sur son fils. Elle ne trouvait de distractions qu'aux offices religieux ou dans la lecture des livres saints. Après avoir sacrifié — ainsi qu'elle le disait — au dieu de ce monde, qui n'avait d'autre nom pour elle que l'argent ; elle prenait son livre de prières et pieusement, à demi-voix, de ce ton monotone et traînard particulier aux gens de ce pays, elle psalmodiait alors quelques-uns de ces interminables psaumes finnois pleins de non-sens et d'images trompeuses, où le Christ est souvent appelé « *la couvée du Seigneur* ».

Ajoutons que cet amour exagéré pour l'argent était la principale cause de l'isolement où se trouvait Karine, et du goût de Lorentz Pullinof pour la vie hors de chez lui.

Un dimanche matin, Karine après avoir donné à sa toilette un peu plus de temps qu'à l'ordinaire entra dans la grande salle reluisante de propreté qui, en ce moment, était déserte. Dans une soupenne située au-dessus de la vaste cheminée dormait encore Matti Wiscari ; un pauvre vieux au service des Pullinof.

— Matti, appela Karine, sais-tu où est Tom ? Je voudrais lui faire lire à haute voix quelques passages du sermonnaire.

— Le sermonnaire n'occupe guère Tom. S'il n'était de si bonne heure, je dirais qu'il est chez dame Osouf à causer avec Ivane.

— C'est vrai, il ne faut plus le chercher ailleurs qu'avec cette petite, cette savante, cette orthodoxe. Oh! les enfants, les enfants, s'écria Karine dédaigneusement.

— Oui, *les oisillons donnent du souci à l'oiseau, les enfants en donnent à leur mère*, déclama le vieux Matti.

Karine s'était éloignée. Il se retourna dans sa soupenette et reprit son sommeil interrompu.

Matti Wiskari était un vieillard expérimenté qui avait vu bien des choses, possédait un grand fond de connaissances pratiques. Il savait quand il fallait défricher, écobuer, labourer, semer, récolter, connaissait le terrain propre aux différentes espèces de grains et les soins qu'elles réclamaient.

Très habitué à tailler le bois, il savait fabriquer des baquets, des barils, des charrettes, des traîneaux, au besoin il ferrait un cheval. La pêche, la chasse, l'agriculture, pour lui, n'avaient pas de secret. En un mot ses vieilles mains ridées et calleuses savaient faire nombre de choses utiles. Cependant, après soixante-dix ans de labeur, il n'était qu'un pauvre valet de ferme.

Il avait entendu parler des pays lointains de l'Amérique où le travail est mieux rétribué; mais il était trop ignorant pour se rendre compte des conditions de la vie dans ces pays éloignés, il restait pour Karine ce qu'il avait toujours été : une sorte d'homme de confiance en l'absence de son mari.

Ce n'était pas sans raison que l'on nommait Matti Wiskari le sage vieillard. Il en savait, en général, bien plus que ses égaux sur différentes choses : il guérissait chevaux et gens au moyen d'onguents composés par lui. Il est vrai qu'il accompagnait ses remèdes d'exorcismes et de sortilèges. Cette science lui avait été léguée par sa mère un peu sorcière et diseuse de bonne aventure, comme il s'en trouve encore dans le pays. — Quelquefois même aux jours de grande fête on réunissait des enfants et il savait les amuser.

Par ses croyances religieuses Matti était fataliste comme tous les paysans. Il disait, ainsi que l'Arabe du désert : « *c'était écrit* ». Ce principe de foi le rendait impassible dans toutes les phases de la vie, et lui faisait accepter, avec résignation, les vicissitudes de l'existence.

Au physique Matti était brun, ridé, avec des yeux perçants dans une face carrée. Petit, trapu, ses membres, endurcis à la fatigue, conservaient une force dont on ne l'aurait pas cru capable à première vue.

Mais revenons à Karine qui, n'ayant pas trouvé son fils, était rentrée seule dans la grande salle où le son monotone de sa voix lisant des psaumes, berça longtemps le sommeil du vieux Matti.

Lorsque ce bruit cessa, le vieillard s'éveilla et descendant de sa soupente, il alluma sa pipe et alla visiter l'écurie et la basse-cour, en attendant patiemment l'heure du repas.

CHAPITRE IV

Vocation d'Ivane. — Pour elle tout change. — Mort des époux Osouf.

La gentille Ivane avait perdu ses premiers camarades, mais aucun d'eux ne l'avait oubliée surtout Tom Pullinof.

Très souvent en revenant de l'école il entrait chez la maman Ivan. Il avait gardé l'habitude de l'appeler ainsi — pour voir sa petite amie. Au printemps, il lui apportait soit un oiseau, qu'il avait déniché à grande-peine ou quelque instrument de musique qu'il fabriquait avec des écorces de branchettes, l'hiver il l'emmenait cueillir des branchages pour la fête de Noël.

Quelle joie quand il arrivait! et quel désespoir quand l'un ou l'autre par cause de paresse ou d'insubordination, était privé de cette rencontre.

Quelques années s'écoulèrent pendant lesquelles Ivane devint une fille docile, intelligente, annonçant un goût extraordinaire pour l'étude. Quand elle n'eut plus rien à apprendre dans la petite classe chez ses parents d'adoption, malgré leur peu d'aisance, ces braves gens qui l'avaient recueillie, pensant que ce pouvait être une ressource pour elle dans l'avenir, firent tous les sacrifices possibles pour continuer son instruction.

Lorsqu'elle fut en âge d'aller à l'école, ils l'y envoyèrent en la recommandant spécialement à l'institutrice.

Alors Tom de trois ans plus âgé qu'elle, l'avait

prise sous sa protection, lorsqu'ils se rencontraient se rendant à la classe, il prenait le carton et les livres d'Ivane, il ne voulait rien lui laisser porter. Il cueillait des fleurs et des baies en chemin, les réunissait en bouquet et les lui donnait.

D'autres fois c'étaient des friandises qu'il lui apportait en cachette, car chez les Pullinof on faisait meilleure chère que dans la pauvre famille Ozouf.

En quelques années Ivane fit des progrès tellement rapides que l'institutrice et les professeurs conseillèrent à ses parents de la destiner à l'enseignement.

C'était sa vocation, leur dirent-ils. Des démarches furent faites pour lui obtenir une bourse dans un séminaire? (nom donné aux écoles normales).

Ivane fut arrivée certainement à ce but si un épouvantable malheur n'était venu la priver de ses chers protecteurs : M. et M^{me} Ivan Osouf furent atteints tous deux en même temps de la petite vérole. Le vieux Matti instruit le premier de cette horrible catastrophe vint au plus vite l'apprendre aux Pullinof.

— Vous savez, dit-il, que les époux Osouf, malades seulement depuis quelques jours, sont morts cette nuit à deux heures de distance.

— Tous deux ! que dis-tu ? Mais de quelle maladie ?

— De la petite vérole.

— Ils n'avaient donc pas été vaccinés ?

— Certainement qu'ils ont dû l'être, vaccinés, vaccinés !... dit le vieux Matti avec ironie. Mais à quoi bon cela ? quand c'est dans la destinée de mourir, on meurt. Et ni la vaccine, ni tous les docteurs du monde n'y peuvent rien.

— Quel malheur ! fit Karine.



Lorsqu'ils se rencontraient, se rendant à la classe, Tom prenait le carton et les livres d'Ivane. (page 36.)

— Le malheur est surtout pour la pauvre Ivane, ajouta-t-il.

— Où est-elle ?

— Près des deux morts. Elle pleure que ça vous fend l'âme. Elle ne veut pas les quitter, quoique le médecin ait dit qu'il était très dangereux pour elle de rester dans cette chambre.

— Et où pourrait-elle bien aller ? dit Pullinof ?

— Je suis bien sûr, reprit Matti, que la pauvre enfant n'y a pas encore pensé. Elle ne songe qu'à pleurer ses chers bienfaiteurs. Elle ne consentira à les quitter que lorsqu'ils seront au cimetière.

— Tout cela est très bien ! reprit Pullinof qui était devenu pensif, mais il faudra bien que quelqu'un y pense pour elle. Que ne la prends-tu pas avec toi, dit-il à sa femme, pour t'aider dans ton commerce et remplacer Tom près de toi, car il pourrait bien se faire qu'il ne restât pas longtemps à la maison.

— Que veux-tu dire ? fit Karine inquiète.

— Je veux dire que mon intention est de le prendre avec moi pour le mettre au courant du commerce de chevaux.

— Il faut auparavant qu'il ait été confirmé (1) dit la mère qui finit par se rendre.

Aussitôt cette décision prise par le mari et la

(1) Dans la religion luthérienne l'acte de la confirmation a une immense importance. Le jeune homme ou la jeune fille parvenu à l'âge de raison (16 ans au moins) confirme librement les vœux du baptême prononcés pour lui par ses parrains et marraines. Il affirme son adhésion à la religion dans laquelle il est né.

Il ne peut faire, avant d'avoir été confirmé, aucun acte sérieux. Il ne peut se marier.

En un mot la confirmation consacre l'entrée dans la vie. La communion est un acte secondaire.

femme, ils envoyèrent Wiskari chercher Ivane que le médecin était parvenu à faire sortir de la chambre mortuaire.

Une voisine l'avait provisoirement recueillie chez elle.

Lorsqu'on lui fit connaître les propositions de Pulinofo, elle eut un moment de douloureuse hésitation. Il lui en coûtait tant de quitter ses chères études, de renoncer à tous ses rêves d'indépendance pour l'avenir !

Si elle avait travaillé avec tant d'ardeur, c'est qu'en se préparant une position pour plus tard, elle espérait pouvoir rendre un jour à ses chers bienfaiteurs tout le bien-être dont ils avaient entouré son enfance !

A quoi cela servirait-il désormais ?

Cette triste réflexion augmenta son désespoir. Elle fondit en larmes. Elle sentait que son courage l'abandonnait.

Ce n'était pas seulement une famille qui lui manquait. Élevée dans la religion orthodoxe, elle n'avait ni prêtre, ni église de sa religion à Tervola. Que de fois elle s'était entendu dire : « *Ton Dieu est le Dieu russe, et le nôtre est le Dieu finnois* ».

— Pleurer n'est pas répondre, fit le vieux Matti. Madame Karine est un peu sévère parfois, mais son cœur est bon. Tu ne seras pas malheureuse chez nous.

La misère était là..... Il fallait se résigner !

Et puis dans cette maison n'aurait-elle pas l'amitié de son cher Tom pour relever son courage !

Elle accepta.

CHAPITRE V

Le déblayage des neiges.

Malgré l'approche du printemps, quelques semaines après l'entrée d'Ivane chez les Pullinof, la neige fit une nouvelle apparition. Poussée par le vent du Nord, elle tomba d'abord sous forme de grésil, puis le vent tournant à l'Est, les flocons prirent l'aspect de cristaux brillants voltigeant dans un ciel gris qui semblait s'abaisser vers la terre, tant les nuages étaient sombres et lourds.

Le deuxième jour, sous l'action du vent, les flocons tombèrent de plus en plus denses, semblables à de petits flocons de ouate, enveloppant comme dans un linceul, village, prairies, forêts. Il se formait des amoncellements ayant l'apparence de blocs de marbre. Cela dura huit jours sans interruption.

De mémoire d'homme on n'avait vu une tombée de neige d'aussi longue durée.

Tout disparut sous cette masse écrasante.

Les vieux pins immobiles ressemblaient à d'immenses parapluies ouverts. Les jeunes pins, au contraire, sous la pression de la neige, avaient fléchi et s'étaient brisés à leur sommet.

Une valeur de plusieurs milliers de francs de bois fut engloutie dans ce désastre. Mais les sapins vieux ou jeunes avaient néanmoins résistés en abaissant leurs branches flexibles, ils montraient hardiment leurs pousses nouvelles au-dessus du tapis de neige.

Tous les chemins avaient disparu. Les haies de

clôture seules, surgissaient de place en place et formaient comme une ligne noire indiquant l'emplacement d'un sentier.

Le samedi suivant un vent froid du Nord dispersa les nuages et découvrit un ciel brillant et clair.

Le village de Tervola était plein de vie et de mouvement ce matin-là. Les maisons, à moitié englouties dans la neige et l'école bâtie sur le versant d'une colline s'apercevaient à peine.

Dans les cours et les sentiers, vieillards, hommes et jeunes garçons enfonçaient à mi-jambes, tous occupés au déblaiement. Chacun était joyeux de voir enfin le soleil si longtemps caché par les nuages et le brouillard.

La maison du marchand Lorentz Pullinof, offrait en ce moment un tableau d'activité fiévreuse. Quand la cour fut un peu débarrassée, et que les chemins conduisant aux écuries, aux fermes et aux magasins furent frayés, Karine et Ivane parurent sur le seuil.

Karine commanda de faire le nettoyage complet, de laver et d'essuyer l'enseigne de la façade, et d'ouvrir les volets de la boutique.

Matti débarrassa d'abord l'enseigne de la neige qui la couvrait, rendant lisible l'inscription : *Boutique de Lorentz Pullinof*. Au-dessus se voyait d'un côté un volumineux pain de sucre, puis des paquets de cigarettes. De l'autre côté l'artiste rustique, mû par une étrange inspiration, avait représenté un coq dans toute la splendeur de son plumage brillant.

Quand tout fut en état et les volets ouverts, Karine vêtue d'une simple jaquette de coton, grelottant un peu, mais ayant l'air satisfait, descendit les marches.

— Eh ! bien, Matti Wiscari, crois-tu que nous aurons encore de la neige ?

Le vieux regarda le ciel avec un air capable, puis examina l'horizon.

— « *Froid porte le geai sous son aile.* » « *Gelée suit la trace de la pie.* » Du reste voilà le vent du Nord, dit-il, le vent va continuer.

— Que Dieu ait pitié des oiseaux des bois ! toute leur nourriture gît sous la neige, dit Ivane, Il faut aller chez nos voisins requérir hommes et chevaux pour le chasse-neige, et prendre en même temps, un boisseau d'avoine pour les coqs de bruyère.

— Nous retrouverons cela plus tard, ajouta Karine en manière d'assentiment.

— Voilà de la générosité, je vous en remercie, maîtresse ; et sûrement les coqs eux-mêmes vont venir vous en exprimer leur satisfaction. Quant à la levée, je l'ai faite dès ce matin. Eh ! tenez, voici Rejonhelm qui arrive avec son cheval, Kaloning est là déjà, avec sa jument baie.

— C'est bien, mon brave Matti « *l'âge et l'expérience marchent de compagnie* », c'est mon proverbe à moi. Ainsi nous aurons la grand'route praticable demain à l'heure de l'office, et personne ne pourra dire que les gens de Tervola négligent leurs devoirs.

Mais écoute-moi, vieux, quand on commencera le travail, veille sur le garçon. Mon jeune Tom est un peu trop ardent et toujours trop turbulent, tu le sais, et depuis quelques jours de bien mauvaise humeur.

— C'est vrai ça ! Mais c'est plus facile à dire qu'à faire : veiller sur le garçon. Vous le savez vous-même. Quand il est lâché avec des chevaux et un

fouet, ou lancé sur ses raquettes en compagnie de ses amis, il est comme affolé. Qu'est-ce qu'un vieux mâtin comme moi peut y faire. Maître Lorentz devrait revenir bientôt, on a bien besoin de lui ici pour sûr !... « car *outré que les pas du maître fument les champs* » ils sont encore plus nécessaires quand son étourneau de fils n'obéit à personne, et deviendra bientôt ici plus maître que son père lui-même. « *Qui grandit sans châtiment meurt sans gloire* ».

Karine soupira. Un nuage assombrit son visage, et elle répondit à voix basse :

— Tu as raison ! Le père devrait revenir, mais que faire ? Les tournées de commerce.... A la saison d'hiver, il sera ici j'espère.

Karine sortit brusquement, rompant cette conversation si pénible pour elle.

La pensée du vieux Matti ayant pris cette direction il ne fut pas facile de l'en détourner. — il balayait, balayait. — Mais longtemps encore après, il murmurait à demi-voix : « *Les rejetons ne poussent pas loin du tronc* ». A l'hiver certainement qu'il reviendra.... Il n'y a que les procès qui le ramènent à Tervola, à sa maison, à sa famille.... « *Sagesse et astuce ne sont pas la même chose.* » Mais que diable ai-je à faire de tout cela !... Et le vieux balayait, balayait.

Enfin ses pensées se portèrent ailleurs, son visage sombre s'éclaircit, et lorsque les marches de la boutique furent nettoyées il planta sa pelle dans le monceau de neige et alluma sa pipe.

Son travail finissait à peine quand les jeunes gens



Le chasse-neige s'ébranla et l'on se mit en marche au son des grelots. (Page 47.)

de Tervola arrivèrent à la porte de Pullinof, avec des chevaux.

On causait, on racontait les mésaventures survenues dans les cabanes et dans les fermes, à la suite de cette immense tombée de neige... Comment le toit du forgeron s'était abattu sur la forge ; comment lui et ses bêtes furent trouvés presque ensevelis dans la neige.

On jasait encore quand Tom arriva conduisant Yalo l'étalon brun foncé renommé dans la province entière.

Le superbe animal courbait son cou, secouait sa tête, se cabrait.

Tom, comme fils du juré et riche marchand Pullinof, se croyait le droit de tout diriger. Cela fâcha le vieux qui, de sa place sur le chasse-neige lui cria :

— Tais-toi, roquet, et attends que les vieux soient prêts.. où sont les chevaux de réserve ? qui les conduit ?

— Ici, crièrent plusieurs voix, en même temps.

Enfin tout fut en ordre, les garçons firent claquer leur langue, levèrent leurs fouets ; le chasse-neige s'ébranla, et l'on se mit en marche au son des grelots et d'une grosse clochette de poste, avec des rires et des hourras, dans cet immense désert de neige.

C'était un vrai pêle-mêle, un tableau saisissant : les jeunes garçons vêtus de peaux de mouton, les vieillards coiffés de bonnets de fourrure, retombant sur leur visage ; les chevaux aux robes de diverses nuances, les chiens aboyant de tous leurs poumons.

L'équipage était au complet et chacun satisfait, car ce travail faisait diversion avec la monotonie des occupations d'hiver.

Dans les endroits où la neige était très épaisse, les chevaux enfonçaient jusqu'au poitrail, et le chasse-neige s'avancait lentement, comme un rouleau dans un champ boueux.

Mais sur les côteaux où le vent avait dispersé la neige, les chevaux en galopant la faisaient voler et retomber en poussière sur les harnais.

Les rayons du soleil en se décomposant reflétaient toutes les couleurs du spectre solaire, et les sombres pins faisaient un cadre à ce tableau plein de lumière.

De cette façon on avançait verste par verste (1).

Tom suait à grosses gouttes.

Yalo avait sa croupe fumante. Le poil de l'étalon en devenait plus foncé et plus brillant, l'écume sortait de sa bouche et blanchissait son mors. Les joues de Tom s'empourpraient de joyeuse ardeur.

Au moment où le chasse-neige se précipitait avec le plus de rapidité, on entendit au loin un tintement distinct et monotone de grelots, indiquant qu'un voyageur se frayait un chemin à travers la neige.

— Halte! cria le vieux Matti, nous allons rencontrer quelqu'un et la route est étroite.

— Allons toujours le voyageur est encore loin d'ici, répondirent Tom et tous les jeunes garçons en excitant leurs chevaux.

Et les recommandations du vieux ne furent point écoutées.

La route faisait une courbe, on approchait de plus en plus de l'endroit où le voyageur semblait être en détresse, les chevaux étaient lancés à toute vitesse

(1) Mesure itinéraire de Russie, 1067 mètres.

et il n'était plus possible de maîtriser leur élan. La seule chose à tenter était d'éviter le choc de la rencontre.

— Hors de là, crapaud du diable ! cria le jeune Tom avec fureur — bien qu'effrayé intérieurement — ôtez-vous de là, vagabond.

Impossible, le lourd traîneau recouvert de paillassons ne pouvait plus bouger, et tout à coup, une collision devenue inévitable se produisit. Le traîneau du voyageur fut renversé, les brancards brisés, et le cheval blessé aux flancs.

Ce ne fut plus qu'un amas confus de harnais, de chevaux et d'hommes ; et au milieu de ce chaos, Yalo lançait de furieuses ruades.

Quand on réussit enfin à ouvrir la portière du traîneau, quand le cocher affolé eut aidé son maître à en sortir, et que celui-ci, rouge de colère, et à demi suffoqué eut repris haleine, il s'écria :

— C'est moi que tu appelles « Crapeau du diable », moi ton pasteur ! Est-ce que je suis un vagabond, moi ?

Je te ferai taire Tom, ah ! que tu es bien le fils de ton père ! un vrai sac à procès !

Puis apercevant son cheval blessé :

— Ça va lui coûter cher à ton père, dit-il, de plus en plus exaspéré.

Et toi Matti Wiscari, toi qu'on appelle « le sage vieillard » tu es sorcier, je pense.

Au même moment Yalo fit un bond et envoya le pasteur rouler dans la neige.

Ce n'était plus l'instant de s'injurier ou de se menacer.

Le traîneau fut relevé, les harnais rattachés, le cheval blessé réuni aux chevaux de réserve. On prêta au pasteur celui de Pullinof ; et il partit plein de ressentiment.

Le jeune Tom avait perdu toute son ardeur et sa forfanterie. Il fut relégué à la réserve.

C'était assurément une chose bien fâcheuse pour lui d'avoir maltraité, et si gravement insulté le pasteur, au moment où son père avait à soutenir plusieurs procès contre lui, et où sa préparation à la confirmation était sur le point de se terminer.

Le vieux Matti exprima — selon son habitude — ses appréhensions sous forme de proverbes, ne s'abstenant pas de sévères appréciations sur la jeunesse de l'époque « *Empressement exagéré ne mérite pas de louanges, et la précipitation ne fait pas la gloire de l'homme* ».

Il accabla Tom de tant de reproches, que celui-ci se retira en arrière honteux et confus.

Le retour fut loin d'être aussi gai que le départ, hommes et chevaux étaient fatigués, transis de froid, ayant parcouru une distance de dix kilomètres environ.

Quand on fut arrivé près des grands bouleaux aux troncs noueux et dégarnis d'écorce, on s'arrêta.

Wiscari descendit du chasse-neige, et marchant avec difficulté, il lança l'avoine destinée aux coqs de bruyère.

Puis on se mit de nouveau en route.

Le froid s'accroissait, les corneilles sortaient en troupe des forêts, se dirigeant vers les villages, les

pies jaseuses voletaient en avant-garde devant le chasse-neige, se reposant d'une manière coquette et affectée, la queue en l'air et scandant leurs mouvements faisaient miroiter au soleil leurs couleurs métalliques.

En arrière dans le large sillon ouvert à travers la nappe blanche, pendant que les hommes devisaient en fumant, s'assemblait une foule de pierrots et de pinsons à demi-morts de froids.

Ici gazouillait le bruant des neiges, ordinairement si sauvage et que la faim attirait; là le bruant jaune, enfant des steppes faisait entendre son chant mélancolique. Le bouvreuil se frayait un chemin; et sûr de lui-même comme un avocat chicanier, s'emparait de la meilleure place.

Un grand nombre de petites pattes s'agitaient avec ardeur; tous ces petits jabots se remplissaient, quand au moment le plus animé de cette picorée générale, un hôte arrogant, fort et glouton — rôdeur l'hiver, reclus l'été — vint chasser les mignons affamés. Le geai aux épauettes bleuâtres fit le vide autour de lui, becquetant le grain et se chauffant les pattes dans le crottin des chevaux.

CHAPITRE VI

Réunion chez dame Pullinof. — Jeu des énigmes. —
Jalousie de Tom.

Un travail continu chez les Pullinof, diminuait forcément la tristesse d'Ivane — en apparence du moins.

Depuis que la jeune fille était venue habiter chez les parents de Tom, la nature bouillante du jeune homme paraissait s'être un peu calmée.

En attendant l'époque de la confirmation, il se rendait — sous la direction de Matti, — utile pour tout ce qui concernait les affaires du dehors. Mais que souvent le bonhomme avait de mal ! Il ne pouvait résister aux emportements et aux colères de son élève quand il était seul avec lui. Combien il prévoyait de suites fâcheuses à la malencontreuse rencontre qui venait d'avoir lieu avec le pasteur Brandt dont il connaissait le caractère vindicatif.

On était de retour à midi. Traîneaux et chasse-neige ayant été remisés, les chevaux pansés, chacun causait des événements de la matinée. L'accident du pasteur donna lieu à de nombreux commentaires.

Tom était triste, soucieux. Il craignait — avec raison — le tort que cela allait lui faire pour son admission à la confirmation. Il dut cependant se mêler à la conversation générale.

Madame Pullinof, mise au courant de ce qui s'était passé, proposa aux jeunes gens de venir après leur dîner, terminer la journée chez elle.

Il faisait déjà sombre dans la pièce où Matti s'était assis à sa place habituelle près du grand poêle; fumant et regardant distraitement les lignes d'ombre projetées sur le plancher.

Ivane entra lentement, avec la grâce qu'elle mettait à toutes choses, elle prit la lampe dans la suspension, la remplit de pétrole et l'alluma. Ravivant ensuite le feu, elle y jeta du bois; tout cela en fredonnant un air du pays.

— Pauvre petite! pensait Matti, sa mère serait bien fière, si elle la voyait à présent.

La lampe éclairait d'une lumière vive la grande pièce aux murs noircis, aux bancs et aux tables de sapin.

Aux portes étaient accrochés en travers de longs bâtons soutenant des douzaines de pains plats et ronds percés au milieu. Plus loin des peaux de renard fraîches dont les queues se balançaient au vent; et quelques paires de raquettes ou skis (1). Enfin toutes les provisions qui nécessitaient la surveillance de la maîtresse de la maison et la chaleur de la chambre, se trouvaient entassées sur des planches.

Le vieux Matti regardait surtout avec admiration cette lampe alimentée par le pétrole, importation nouvelle venue de l'Ouest. Cette puissance d'éclairage l'étonnait; et il méditait sur la révolution opérée par ce produit nouveau.

Regardant, à travers les bouffées de fumée qu'il chassait autour de lui, cette clarté éblouissante, sa pensée revenait aux jours lointains de son enfance où jeune garçon, il fendait des bardeaux (petites lattes de sapin que l'on enduisait de résine) seul éclairage des longues soirées d'hiver alors. Le bardeau vacillait, fumait, s'éteignait; et cela trente et quarante fois dans la soirée. Il fallait le rallumer pour éclairer sa mère qui filait au rouet, et son père qui taillait le bois.

Vinrent ensuite les petites chandelles qu'on devait moucher sans cesse.

(1) Sorte de longs patins en bois pour glisser sur la neige.

Matti revoyait les longues journées d'hiver suivies des interminables et monotones soirées pendant lesquelles il sommeillait dans l'obscurité.

— Comme tout est changé! murmurait-il en soupirant. Maintenant, la jeunesse peut, par la lecture, occuper ses loisirs.

A ce moment il fut tiré de sa rêverie par l'entrée de Tom suivi de son ami inséparable, Érick Réjonhelm.

Plusieurs jeunes gens et plusieurs jeunes filles arrivèrent ensuite.

Ivane près du foyer commençait les préparatifs du souper.

On causait à voix basse, car de la pièce voisine on entendait la mère de Tom qui récitait des psaumes.

L'entrée de Swen qui terminait alors son service militaire (1) fut saluée avec enthousiasme.

— Dieu vous garde! fit-il en entrant et en saluant comme au régiment.

On lui fit raconter ses impressions de soldat, et décrire les splendeurs de Niborg.

— En somme, dit-il en terminant, le temps passé au régiment a été assez agréable. Une seule chose m'a paru très dure, c'est la méticuleuse propreté exigée par les chefs.

Au moment où l'attention générale était accaparée par les récits du jeune soldat, Karine entra gravement, et s'approchant d'Ivane, elle lui dit à demi-voix.

(1) Les jeunes gens, à vingt et un an sont appelés au service par le tirage au sort. Les moins favorisés font deux ans de présence dans l'armée. Les autres font un service actif de quatre-vingt-dix jours répartis en trois étés consécutifs.

— Fais-leur du café. Et elle ajouta plus bas : avec beaucoup de chicorée (1).

Tom qui n'avait entendu que le commencement de la phrase dit à ses amis :

— En attendant que le café soit fait, faisons des charades, devinons des énigmes.

— Entendu, fit Érick... Qui sera le premier à deviner ?

— Naturellement Tom. Il est ici chez lui, c'est son droit.

— Ce n'est pas une raison, dit quelqu'un. Érick s'entend mieux à ce jeu, il devine plus vite.

— Qui a dit cela ? demanda Tom, le sourcil froncé : Est-ce toi, Ivane ?

— Tu sais bien que j'en suis incapable, répondit-elle toute rougissante, en accompagnant sa réplique d'un regard si franchement affectueux, que son ami sentit de suite s'envoler sa mauvaise humeur.

— Et quand ce serait Ivane ? demanda Érick d'un ton provoquant qui blessa Tom.

Jusque-là il n'avait pas bien défini, peut-être, le sentiment qu'il éprouvait pour sa petite amie, mais voyant Réjonhelm si empressé à prendre sa défense, une sorte de jalousie le mordit au cœur. Il comprit qu'il n'était pas seul à admirer dans son développement cette charmante fleur sauvage qui avait nom Ivane.

Mais quoique son ami Érick fut plus âgé que lui de deux années il se crut assez fort pour la lui disputer. Cette différence d'âge pouvait seule causer à

(1) Dans les classes pauvres comme dans les classes riches, le café se sert en dehors des repas et seulement les jours de réunion.

Tom quelque souci. Au fond il avait été jusque-là certain de la préférence que la jeune fille lui accordait.

— Quand j'aurai été confirmé, pensait-il, je serai comme Érick libre de me marier et Ivane sera ma petite femme (1).

Cette appellation était celle qu'il lui donnait depuis l'enfance.

Le jeune homme trouvait tout naturel qu'elle fut un jour motivée. Ce raisonnement intime l'empêcha donc de relever la provocation d'Érick.

— Eh ! bien, dit-il, jouons, mes amis. Toi, vieux Wiscari, propose-moi quelque chose de pas trop difficile. Et à la troisième question demeurée sans réponse, je subirai la punition habituelle.

Chacun, très intéressé, s'approcha du vieillard qui, le coude posé sur son genou, d'un ton grave, en proposa une qui ne fut pas devinée, puis une autre, puis une troisième. Le jeune homme n'en put résoudre aucune.

Il y eut quelques chuchotements railleurs.

Érick en particulier semblait heureux de cet échec.

— Il faut, suivant la règle du jeu, l'envoyer à Staninola (2).

Cela consistait à emmener d'abord le vaincu dans un coin de la pièce, où on l'affublait d'une manière ridicule. On le coiffa d'un seau renversé, pour manteau on mit sur ses épaules un tablier de cou-

(1) Dans les pays luthériens il n'y a pas de mariage civil, c'est le pasteur qui marie.

(2) Pays imaginaire.



On coiffa Tom d'un seau renversé et avec de la filasse on lui confectionna une superbe barbe blanche. (Page 56.)

leur. Avec de la filasse on lui confectionna une superbe barbe ; et dans cet accoutrement il dut paraître devant l'assemblée, demandant humblement que la solution des trois énigmes lui fut donnée.

Mais on le renvoya. Il fut mis à la porte avec force moqueries et quolibets.

— A Staninola ! vite à Staninola ! Il est si bien coiffé ! dit l'un.

— Son manteau est si riche ! disait un autre.

— Si sa barbe est trop longue, son esprit est trop court.

Ce dernier trait avait été lancé par Érick.

Le jeune Tom partit, il devait rentrer au bout de quelques instants et dire ce qu'il avait vu dans ce voyage imaginaire en faisant allusion aux qualités et aux défauts des personnes présentes.

On savait que Tom était prompt à la réplique et on s'attendait à bien rire de ce qu'il allait raconter.

Un quart d'heure, vingt minutes se passèrent ; chacun commençait à s'impatienter.

— Il faut aller voir ce qu'il devient, dirent quelques jeunes filles.

Ivane fut la première à sortir pour le chercher, connaissant la susceptibilité de son ami. Elle le crut froissé de ces quelques plaisanteries, et se promettait de le calmer. Mais ses recherches furent vaines. Elle revint cachant ses mains sous son tablier.

— Il fait terriblement froid, dit-elle en grelottant, je n'ai pu découvrir Tom dans la maison. Puis croyant entendre du bruit dehors, elle courut à la fenêtre, envoya inutilement son haleine sur les

vitres pour faire fondre la couche de givre mais elle ne put rien voir.

— Il n'y a personne, fit-elle avec un soupir, venez mes amis, allons prendre le café.

— Tant pis pour les absents, dit Érick, il ne faut pas s'en préoccuper.

— Le garçon reviendra quand le froid lui piquera les oreilles, conclut le vieux Matti.

On but le café pour se réchauffer. Le jeu recommença sans entrain. Érick avait pris son accordéon, cet instrument affreux qui a remplacé le violon dans ce pays ; comme le violon avait remplacé lui-même le kantèle, (sorte de guitare). Il en tira, sans succès un pianissimo langoureux.

Ivane ne l'écoutait pas.

On reparla de la matinée. De propos en propos on en vint à parler des oiseaux rencontrés sur la lisière de la forêt. On remercia Ivane de la bonne idée qu'elle avait eue de donner du grain à distribuer à tous ces petits affamés.

Mis sur ce sujet Érick raconta quelques-unes de ses prouesses comme chasseur. Il était, en effet, connu dans la contrée comme l'un des plus habiles tireurs de gibier à plumes. Ils sont assez rares dans le Sud-Est de la Finlande à cause des défenses sévères qui existaient du temps des domaines seigneuriaux.

Tous écoutaient les récits du chasseur.

— Ce que je voudrais voir, fit tout-à-coup Ivane, c'est un combat de coqs. J'ai entendu dire que c'était très curieux.

— Je puis vous en faire voir un, le moment est

propice. Seulement, pour bien jouir de ce spectacle, il faut se lever matin.

— Eh ! bien, répliqua la jeune fille, je ne suis pas paresseuse, je m'arrangerai pour être prête à l'heure indiquée pour le rendez-vous.

— Qui sera pour demain, si l'on y consent, à l'entrée de la forêt, au carrefour des trois bouleaux, continua Érick.

L'endroit était reconnaissable, chacun convint de s'y trouver à l'heure indiquée, et l'on se sépara.

CHAPITRE VII

Promenade en forêt. — Le tueur d'oiseaux. — Combat de coqs. Commerce des plumes.

Quoique Tom n'ait pas reparu, et qu'Ivane fut persuadée que les sarcasmes un peu mordants d'Érick étaient la cause de cette fugue, elle ne doutait pas un seul instant qu'il consentit à être de la partie.

Mais le lendemain, quand toute la bande fut réunie, on attendit en vain, le jeune Pullinof ne se montra pas.

Érick s'impatiait, on perdait un temps précieux.

— Partons, dit-il, Tom nous rejoindra.

Sur son avis on alla s'installer dans une cabane de chasse connue de lui, adossée à des arbres séculaires, et devant laquelle s'étendait une clairière.

C'était là que les coqs de bruyère et autres espèces de la gent emplumée se donnaient rendez-vous.

L'atmosphère était calme, le soleil se leva bientôt derrière quelques nuages moutonnés irradiant le ciel et éclairant le paysage d'une lumière vive aux reflets violacés.

Les bouleaux et les trembles aux bourgeons naissants jetaient sur la neige des tons lilas.

Les ombres grises se fondirent de plus en plus à mesure que la brume était dissipée par la lumière.

Tout en haut d'un tremble le pic noir siffla.

Un couple de corneilles lui répondit ; ce fut comme une sorte de diane mélodieuse.

— Regardez, dit alors Érick, c'est le moment, voici les coqs.

Ils arrivaient en effet, allongeant le cou, agitant leurs ailes bleues frangées de blanc. L'un d'eux lança dans l'air une véritable mélodie ayant les douces modulations de la flûte, pendant que ses compagnons ébouriffaient leurs plumes, déployant leur queue en éventail, formaient une sorte d'accompagnement en roucoulant doucement.

Son chant terminé, le coq plongea dans la clairière suivi de toute la bande, les plus jeunes les derniers et le tournoi commença.

Les combats de coqs sont très curieux, les plus vieux semblent faire l'éducation des dernières couvées. Leurs cris vont crescendo, la neige vole de toutes parts sous les coups d'ailes et de pattes. Si l'un des jeunes coqs s'excite trop, il est pris par un des vieux qui le tire à l'écart et revient seul dans la lice.

Les jeunes gens regardaient, très attentifs, ce spectacle attachant, quelques-uns pariaient même tout bas, pour l'un ou l'autre des combattants.

Ivane seule, toujours inquiète de l'absence de Tom, demeurait silencieuse.

Érick qui n'était pas fâché de montrer à ses amis son adresse de tireur, épaula son fusil pour abattre un coq. Il avait déjà le doigt sur la détente, quand un animal de couleur fauve assez semblable au chien, s'élança d'une branche de bouleau et s'empara prestement du coq visé par le chasseur.

Ivane avait jeté un cri avant qu'Érick ait eu le temps de se reconnaître.

Toute la bande des coqs s'envolait avec des cris d'effroi, tandis que le lynx fuyait avec sa proie.

— Quel dommage ! dit Érick, une bête si magnifique !

Lorsque les jeunes gens sortirent de leur cachette, ils aperçurent le lynx occupé à déchiqueter le produit de la chasse matinale. Érick lui envoya un coup de fusil qui ne l'atteignit pas, car au même instant le vorace carnassier disparut dans le fourré.

Humilié de cet échec, le jeune homme afin de laisser ses amis sous une meilleure — ou du moins plus favorable — impression, et voulant prolonger le plaisir que lui causait la présence d'Ivane, en l'absence de Tom, leur proposa d'aller visiter sa réserve de gibier, située non loin de sa demeure dans une hutte délabrée masquée par un bouquet de bouleaux.

Les pièces abattues pendaient par centaines au plafond : coqs de bruyère, gélinotes au plumage métallique, au bec garni d'un morceau de sapin, avec la tête mouchetée de rouge autour des yeux.

Elles semblaient toutes avoir reçu, au même endroit, le coup mortel.

— Et dire, remarqua Ivane que tous ces oiseaux sont sacrifiés, sans pitié, à la gourmandise des gens qui fréquentent les restaurants en vogue de Saint-Pétersbourg.

— Sans doute, répondit Érick, mais en voici d'autres qui sont destinées à orner les chapeaux des élégantes. Il lui montrait, en parlant ainsi, une foule d'oiseaux jaseurs : les mésanges, les chardonnerets aux couleurs vives.

— Il faudra, ajouta-t-il, que j'écoule toutes ces provisions avant que le printemps soit arrivé.

— Alors tu n'as pas de temps à perdre, fit l'un des jeunes garçons en se dirigeant vers la porte.

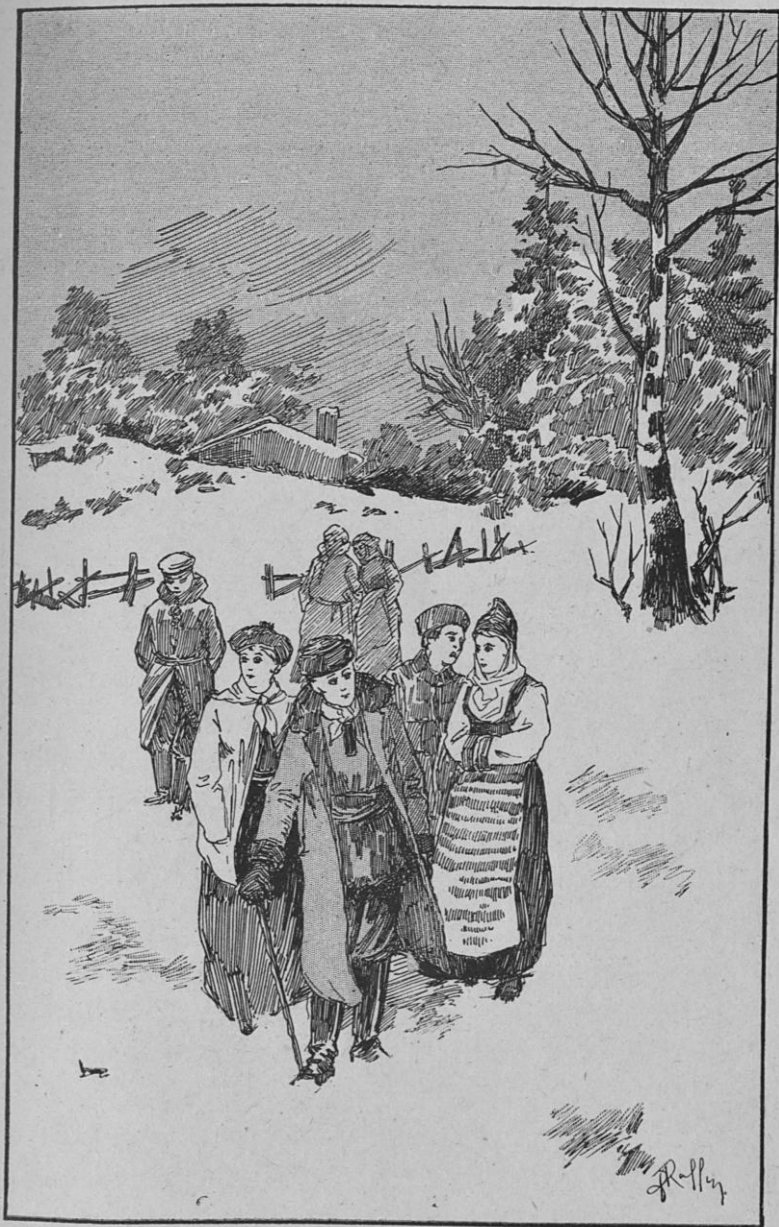
— Quel dommage, dit Ivane, qui ne pouvait s'arracher à sa contemplation, de voir mortes toutes ces jolies petites bêtes. Cela doit être si gentil de les voir sauter dans une cage !

— Il ne sera pas difficile de vous procurer ce plaisir, ma chère Ivane, fit gracieusement Érick, en fermant, derrière lui, la porte de la hutte.

On se remit en route.

En arrivant chez les Pullinof, la surprise fut extrême, générale, car non seulement, Tom n'était pas venu au rendez-vous, mais sa mère ne l'avait pas vu encore, ce qui ne l'inquiétait pas, puisqu'elle le croyait en forêt avec ses amis.

.....
Voici ce qui était arrivé la veille au soir : En quittant le jeu, Tom avait résolu de n'y pas rentrer et s'était caché de façon à ne pas être trouvé si, comme



Érick les emmena visiter sa réserve de gibier. (Page 63.)

il le prévoyait, on sortait pour le chercher. Il attendit le départ général et s'endormit probablement ; mais au moment où il montait se coucher, il s'était heurté dans le vestibule au vieux Matti.

— Écoute un peu, fit ce dernier. J'ai à te parler sérieusement.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Tu es solennel comme un prédicateur en chaire ?

— Il y a que demain le pasteur Brandt va refuser ton admission. Tu ne seras pas confirmé cette année.

— Que dis-tu là ? vieux ?

— Je dis ce que je sais ; le sacristain sort d'ici, le pasteur est furieux !

Tom blême de colère, voulut parler, sa langue s'y refusa.

Puis fondant en larmes, il répéta, à travers ses sanglots :

— Refusé.... moi... Érick est admis... et Ivane... le pasteur... le vieux...

— Il ne faut pas perdre ton temps à te désespérer ainsi, conseilla Matti. Fais ce qu'a dit le sacristain, va trouver le vicaire.

— Mais il doit quitter Tervola, observa Tom.

— Non, le sacristain m'a dit qu'il ne partirait que demain soir.

— Dès l'aube ton cheval sera sellé, il faudra te mettre en route.

Les deux hommes se séparèrent sur cette décision, mais Tom ne dormit guère cette nuit-là.

CHAPITRE VIII

Le pasteur Brandt.

De retour de ses excursions dans le pays le pasteur Brandt, tout frémissant encore de colère à la pensée des injures dont il avait été l'objet, et des suites de cette collision, constatait les dégâts occasionnés à son attelage. Le traîneau était brisé, le cheval était blessé dangereusement, les harnais en morceaux ; mais ce qui lui tenait le plus au cœur, c'était qu'un jeune homme de dix-neuf ans, l'avait appelé « *crapaud du diable* ».

On comprendra mieux combien cette injure d'un gamin l'avait profondément blessé, quand on saura que le pasteur Brandt avait été directeur d'une école dans l'intérieur du pays ; que, comme magister, il avait appliqué son autorité avec une main de fer ; et qu'écolier on restait tant qu'on avait affaire avec le maître.

Il avait d'abord été professeur de langue russe et d'histoire. Dans un des innombrables changements de programme et de déplacements des écoles que la Finlande a endurés, il fut chargé de l'enseignement du catéchisme et de l'histoire sainte ; et comme il devint en même temps héritier d'une petite propriété dans le village de Tervola, que le pasteur de cette paroisse était âgé, cela sembla à notre maître d'école un avertissement de la Providence ; il se décida pour la carrière ecclésiastique avec l'idée

d'obtenir plus tard la succession du vieux Klom.

Il y avait disette de pasteurs dans ce temps-là; et il put dire de son examen ce qu'avait dit un de ses prédécesseurs : « Il est vrai que j'ai rougi de mon « ignorance devant le Chapitre, pendant une heure ou « deux heures en passant mon examen; mais du ré- « sultat, j'en ai tiré honneur et profit pour toute ma « vie. »

L'ambition persévérante d'un homme, si elle n'est pas tout-à-fait absurde, doit nécessairement porter ses fruits, surtout si elle est secondée par de l'intelligence, de la régularité, de l'économie et des relations utiles.

Tout cela se trouvait en lui, et en l'espace de dix années, Monsieur Brandt devint pasteur de la paroisse où était située sa propriété non loin du presbytère.

La férule de l'école le suivit, il introduisit son despotisme dans ses fonctions. Presque de force il établit une école ambulante (1).

Jamais les registres de la paroisse n'avaient été en si bon ordre (2). N'était-il pas naturel que les chefs tinsent en grande estime un tel représentant de l'Église! Mais la liste des mérites du pasteur Brandt n'était pas encore complète. Plus que maître d'école, plus que pasteur, il était agriculteur! Un amour passionné pour la culture l'avait fait pencher pour la carrière ecclésiastique, à cause du temps que lui laissaient ses fonctions.

(1) En raison des neiges l'école a lieu pendant un certain temps dans chaque commune, ou partie de commune, à tour de rôle.

(2) En Finlande, le mariage civil n'existant pas, les registres de l'état civil sont tenus par le pasteur.

De même qu'il avait dompté les enfants et ses paroissiens, de même il dompta l'aride sol patrimonial. Les marécages furent desséchés, les terrains sablonneux fertilisés. Tout ce que l'énergie, l'intelligence, le travail assidu pouvaient faire dans la lutte contre une nature avare, un climat variable, un sol pierreux ; le pasteur Brandt l'avait victorieusement réalisé !

Il le savait très bien et rien au monde ne lui causait tant de joie que d'entendre louer le bon état de sa propriété.

Tout pasteur qu'il était, quand, par une belle journée du mois d'août dont les nuits sont si dangereuses à cause des refroidissements subits de la température, il se promenait dans son domaine, s'énivrant des senteurs du trèfle fleuri, de l'avoine, du houblon, de l'odeur du sarrasin alourdissante et douce comme celle d'un vin capiteux, il s'écriait : « Si seulement le ciel pouvait m'être propice ! je vivrais certainement de mon agriculture. »

Mais quoique le pasteur fut parvenu à dompter ses ouailles et sa terre, il restait cependant une chose qu'il n'avait pu vaincre, c'était la résistance de Lorentz Pullinof qui ne s'inclina jamais sous son despotisme.

Ce fut avec la résolution d'appeler le jeune Pullinof devant le tribunal pour injures et dégâts causés par son étourderie que le pasteur rentra à son presbytère.

La jeune servante vint à sa rencontre lui annoncer que le vicaire Helm l'attendait dans son cabinet de travail.

Cette nouvelle ne lui fut pas agréable, car le vicaire était un homme d'une nature complètement opposée à la sienne, et il se sentait mal à l'aise à côté de ce « gentilhomme du Christ » comme il l'appelait par ironie.

C'était un homme correct, soigné et — chose encore bien plus grave — qui osait avoir des doctrines à lui.

Mécontent et irrité, le pasteur se dirigea vers son cabinet, immense pièce noircie par la fumée du tabac, n'ayant pour tout ameublement que quatre armoires aux formes diverses ; une table en sapin, quelques chaises et un immense canapé recouvert de cuir et soutenu par des pieds grêles. Aucun rideau, aucun objet d'art, n'égayait cette sorte de cellule dont l'aspect n'avait rien d'attrayant.

Il fit son entrée en composant son visage et en refoulant sa mauvaise humeur, sachant que le vicaire devait quitter la paroisse et son emploi, le jour suivant.

— Bonjour ! bonjour ! murmura le pasteur. Est-ce que tu as terminé l'enseignement du catéchisme dans notre paroisse ? Où en sont tes élèves ?

D'une voix simple et naturelle, mais ferme et bien timbrée, le jeune Helm répondit :

— Vous savez que nos opinions sur cette matière diffèrent totalement ; et comme je vous en parle, probablement, pour la dernière fois, je vous dirai en toute franchise, que très peu d'entre eux ont étudié avec fruit, et que je suis heureux que ce ne soit pas moi, mais vous, qui ayez la charge des admissions, car il me faut confesser que j'aurais eu à soutenir

une lutte intérieure bien pénible ! Je remercie le ciel de ne pas me l'avoir imposée. Peut-être pourrai-je, dans l'avenir, remplir mon devoir avec plus de tranquillité.

En ce moment la servante entra, apportant l'eau, le cognac et le sucre pour la confection du toddy (1).

Le pasteur sourit dédaigneusement et ne répondit pas aux paroles du vicaire.

— Veux-tu un toddy ? demanda-t-il.

Depuis quatre mois il faisait cette question à chaque visite du vicaire, et la réponse était invariable, comme elle le fut encore cette fois :

— Non, merci, je ne bois pas d'alcool.

— Revenons à notre question, dit le pasteur en confectionnant son toddy. A ton avis, quelques élèves seulement sont en état d'âme de recevoir la confirmation ?

— Oui.

— Tu le disais toi-même, nos opinions sont différentes. La vie intérieure d'un homme est cachée. Elle ressemble à un livre fermé. Ni toi, ni moi n'en pouvons juger — et le pasteur avala une gorgée de toddy — le reste nous échappe.

Au surplus, cette sorte d'ivresse sentimentale, que quelques pasteurs savent inspirer à leurs élèves est facile à produire, mais elle est passagère et dangereuse.

En parlant ainsi, il allait et venait dans la chambre. Helm nomma quelques élèves.

— Supprime Tom Pullinof, dit Brandt.

(1) Toddy, ce que nous appelons grog, que l'on prend à toute heure pour se réchauffer et qui s'offre comme une tasse de thé chez nous.



Laissez-les se plaindre, dit le pasteur avec autorité, je l'ai dit et je ne reviendrai pas sur ma parole. (Page 75.)

— Tom ? Mais c'est, sans contredit, le plus intelligent : orgueilleux, mal élevé peut-être ; mais il a le cœur chaud et bon, et connaît à fond l'histoire sainte et le catéchisme. Si le savoir peut donner le droit au sacrement, certes, il y a droit.

— Supprime Tom Pullinof, reprit le pasteur, cette fois tout à fait hors de lui. C'est un pécheur endurci, pour lui, les semences sont tombées sur le roc. L'orgueil et la vanité fermentent dans son âme, il faut le terrasser !

Toutes ses rancunes se réveillèrent en lui au souvenir de son traîneau renversé — et le toddy aidant — son irritation ne fit que s'accroître. Il se livra à de dures invectives contre Tom et son père, le vieux sac à procès.

— Je ne le puis pas, répondit Helm froidement. Faites-le vous-même. Examinez les jeunes gens et jugez mon travail. Enfin, prenez la mesure que vous voudrez, je m'en désintéresse complètement. Je dis seulement que s'il faut les classer d'après leur savoir — et c'est là votre avis — Pullinof doit être le premier.

Du reste, il m'a été dit que son père et vous, aviez une affaire au tribunal, et je crains que, si le jeune Tom n'est pas admis, on y voie une vengeance de votre part. Chose bien fâcheuse, et qui amènerait, peut-être, des plaintes devant le chapitre.

— Laissez-les se plaindre, dit le pasteur avec autorité, je l'ai dit et je ne reviendrai pas sur ma parole.

N'ai-je pas rencontré le garçon sur ma route, jurant et m'injuriant en vrai vagabond. Ne m'a-t-il pas appelé « Crapaud du diable », n'a-t-il pas brisé mon traîneau, blessé mon cheval ?

— Alors, vous le jugez d'après sa nature, d'après l'état de son âme, et non d'après ses connaissances.

— Je le fais, dit le pasteur en rougissant à son tour. Et si je le fais cette fois, j'ai mes raisons pour cela. J'en prends toute la responsabilité.

— Le souper refroidit, vint dire la vieille servante, en ouvrant la porte.

— Veux-tu souper avec moi ?

— Non, merci. Vous savez que nous avons nos préparatifs à faire à la maison. Ma femme serait inquiète si je m'attardais. Il me reste à vous faire mes adieux.

— Adieu donc ! Je te remercie de tes services.

Tous deux se séparèrent en se serrant la main rapidement, sans aucun : *au revoir*.

CHAPITRE IX

La colère de Tom. — Démarches infructueuses.

Dès le matin, l'esprit rempli de sombres pensées, Tom partit chez le vicaire. Depuis son enfance il avait toujours eu une imagination des plus exaltées ; joies et tristesses prenaient chez lui des proportions exagérées, dépassant de beaucoup la réalité. Il était d'une gaieté exubérante ou d'une tristesse profonde.

Le cas était vraiment sérieux, ne pas être admis, constituait pour lui un échec à tous points de vue.

Il avait conscience de ses injures au pasteur, et savait que sa conduite n'était pas irréprochable.

Arrivé à la maison du vicaire, il conduisit son cheval sous un hangar, entra haletant, inquiet. Il resta quelques minutes sans être remarqué.



Dès le matin, l'esprit rempli de sombres pensées, Tom partit chez le vicaire.
(Page 76.)

Enfin, la servante, coquettement mise à la mode d'Helsingfors son pays, lui demanda en mauvais finnois (sa langue étant le suédois) ce qu'il voulait.

— Je veux parler à M. Helm.

— Il est parti, répondit la servante.

— Quand reviendra-t-il ?

— Quand il reviendra ? fit-elle en souriant. Il est parti pour Helsingfors (1) où il restera, je l'espère, du moins tant que je serai à son service.

A cette réponse, Tom fut consterné.

— Ah ! ce paysan ! pensa la fille, quel air stupide il a.

Tom sortit irrité, se jeta dans son traîneau, et avec violence cinglant son cheval d'un coup de fouet, partit au galop.

Au premier carrefour il s'arrêta. L'un des bras du poteau indiquait la direction de Tervola, l'autre, le chemin du presbytère. Après un moment d'hésitation, il choisit ce dernier.

Sa tristesse s'était changée en colère qu'il ne parvenait pas à maîtriser.

— Coûte que coûte, dit-il, il me faut parler à Brandt lui-même.

Il fouetta de nouveau son cheval, et fut bientôt devant la demeure du pasteur. Quand il toucha le marteau de la porte, son courage faiblit, mais ce ne fut que passager ; il se raidit et entra.

La vieille ménagère assise devant son rouet, posa sa main en abat-jour sur ses yeux et regarda le nouveau venu.

— Que désirez-vous ? dit-elle.

(1) Helsingfors, la capitale de la Finlande.

— Je veux parler au pasteur Brandt, répondit Tom

— Il ne reçoit pas aussi tard, vous devez savoir cela, vous qui êtes du pays. Si vous venez le demander pour un malade, allez chercher le vicaire.

— Le vicaire est parti. Il faut que je parle au pasteur, dit Tom en élevant la voix.

Au même instant la porte du cabinet s'ouvrit, et le vieux Brandt parut.

— Que veut dire ce bruit ? que demandes-tu ? dit-il durement, en apercevant Tom.

— Parler avec vous de mon admission de demain.

— Tu perds ton temps. Représente-toi l'année prochaine.

A ces paroles, la colère de Tom fut à son comble.

— Certainement non, je ne reviendrai pas l'année prochaine. J'en sais autant que d'autres qui ont été acceptés. Puisqu'il en est ainsi, je sais où m'adresser pour éviter tous tracas.

— Où donc ? demanda Brandt avec ironie.

— Chez le pope russe. J'irai à Viborg.

A cette réponse impudente, lui qui avait dompté tant d'écoliers, renvoya Tom en le poussant brutalement hors de chez lui.

CHAPITRE X

Une grande décision.

Lorsque Tom revint du presbytère, sa mère voulut l'interroger sur son absence prolongée, mais elle ne put en tirer autre chose que ces mots :



La jeune fille se leva brusquement et serra la main que Tom lui tendait.

— Refusé, le pasteur m'a refusé pour la confirmation ! Je l'ai menacé d'aller voir le pape, je le ferai comme je l'ai dit.

Consternée, effrayée, Karine écrivit à son mari :

« Mon cher Lorentz, reviens au plus vite ; il se passe ici des choses qui ne sont pas gaies. Brandt n'a pas admis notre fils à la confirmation. Le garçon est furieux, il veut quitter le pays. Il est abattu, bouleversé, il boude tout le monde ; il faut absolument le faire partir du village, afin que cette malheureuse affaire soit oubliée.

« Tom veut se faire orthodoxe, adopter la religion d'Ivane. Pour sûr, cette petite lui a tourné la tête. Je vais essayer de la marier avec Érick qui vient d'hériter, par la mort de ses parents, de la propriété paternelle. Il a déjà un penchant pour cette enfant, ce mariage ferait tourner les vues de Tom d'un autre côté. Il sera facile, plus tard de lui trouver une femme riche, voire même la plus riche de Tervola (1) et dont la situation de famille serait en rapport avec la nôtre. Pourquoi ne l'enverrions-nous pas chez notre ami l'aubergiste de Terrijoki ? Plusieurs fois déjà il nous a proposé de le prendre chez lui. »

La réponse à cette lettre ne se fit pas attendre. Pullinof approuvait les idées de sa femme, il l'autorisait à hâter les préparatifs pour ce départ.

Ivane déjà si éprouvée par la perte de ses parents,

(1) En Finlande on ne donne pas de dot. Les nouveaux époux sont installés par les parents qui pourvoient à tous les besoins. L'héritage est escompté et le jeune homme intéressé dans les affaires des beaux-parents.

comprenait, mieux que personne, ce que Tom devait souffrir. Elle sentait vivement combien quelques preuves d'affection eussent adouci son violent chagrin ; mais ne voulant influencer en rien ses décisions, malgré toute la part qu'elle prenait aux souffrances du jeune homme, elle évitait, le plus possible, de se trouver avec lui.

La veille de son départ, Tom était assis sur les marches de la boutique, jetant du grain aux poules qui caquetaient autour de lui, il regardait avec indifférence les chalands qui entraient et sortaient, quand il aperçut son ami Érick aidant Ivane à puiser de l'eau.

Leurs silhouettes se détachaient au soleil couchant, sur la crête de la petite colline. Il ne voyait pas leur visage, mais il pouvait observer leurs gestes, et le vent lui apporta des bribes confuses de leur conversation.

A cette vue Tom sentit une commotion violente, son cœur se serra. Il se leva brusquement, et comme Ivane revenait vers la maison, il s'élança vers elle et lui dit en baissant la voix :

— J'ai à te parler, viens ce soir au bout du champ.

Il eut beaucoup de peine à la décider. Enfin elle promit de se trouver au rendez-vous.

Le soleil avait baissé à l'horizon, le jour tombait. Une brise embaumée agitait faiblement la cime des bouleaux et rasait les prés verts.

Tom se promenait impatient sur le bord du champ attendant sa chère Ivane. Il était décidé à mettre, ce soir-là, un terme à la lutte qu'il soutenait depuis quelque temps. Il lui fallait enfin une solution, un oui ou un non.

Fatigué il s'avança vers un amas de pierres recouvertes de framboisiers et s'assit sur l'herbe se laissant aller à une profonde rêverie que ne troublèrent même pas les appels des cailles dans les sillons.

Enfin des pas se firent entendre. Ivane arriva tremblante, indécise, et se tint devant lui, les yeux baissés.

— Ta mère me surveille, dit-elle, il faut que je me presse. Dis-moi vite ce que tu veux me dire, car je crois qu'elle m'a vue franchir la clôture.

— De grâce Ivane, écoute-moi. Laisse-là les craintes. As-tu donc oublié que nous nous aimons depuis l'enfance, que tant de fois tu m'as dit : « Je serai ta petite femme ».

— Chut ! fit précipitamment la jeune fille, ce qui est passé est passé, j'ai modifié mes sentiments, j'ai écouté la parole divine que m'a si souvent fait entendre ta mère.

— La *parole divine* ! répéta Tom, toujours ces mots entre moi et mon bonheur.

Il revenait au même point de départ ! Aussi ne put-il contenir ses reproches empreints du plus violent désespoir.

Quand il fut un peu plus calme, Ivane lui dit d'une voix affectueuse.

— A quoi sert-il de te mettre en colère, Tom, ta mère ne consentira jamais à notre mariage. Comme elle, ton père pense que je suis trop pauvre pour le fils du riche Pullinof.

Pourquoi s'entêter ? Pourquoi essayer des humiliations ? endurer des souffrances inutiles.

— Si tu m'aimais, tu ne parlerais pas ainsi.

Ivane, Ivane ; appela au loin Karine.

La jeune fille se leva brusquement, hésita une seconde, serra la main que Tom lui tendait, comme pour l'engager à reprendre courage. Puis disparaissant derrière les grands épis de blé, elle se glissa vers la maison.

Tom resta seul dans le profond silence du soir. Il demeura ainsi de longues heures immobile, rêveur, mais aux premières lueurs du jour naissant, lorsque l'alouette s'élança vers le ciel, éveillant par son chant la nature endormie, il sortit de sa torpeur, se jeta dans l'herbe et pleura amèrement.

Les larmes le soulagèrent. Épuisé il rentra à la maison sans éveiller l'attention, monta dans le grenier au-dessus de l'écurie et se coucha au milieu des bottes de foin à l'odeur âcre.

Le lendemain le cœur plein d'aigreur, Tom partit, et la dernière chose qu'il vit fut le doux visage d'Ivane baigné de larmes.

.
Il était trop jeune pour prendre la vie en noir à cette première déception; mais il sentit cependant en lui-même qu'une grande injustice lui était faite.

Semblable aux gelées du printemps qui dessèchent et qui brûlent les bourgeons naissants, cette injustice portait un coup terrible aux généreux élans de son âme et glaçait ses ardeurs juvéniles.

CHAPITRE XI

La plage de Terrijoki. — La légende de la couleuvre.

Wammeljoki est un petit fleuve de peu d'importance qui, à son embouchure, forme un golfe en dessinant un croissant.

Ses bords sont entourés de falaises verdoyantes sur lesquelles s'élèvent de jolies villas cachées dans la verdure.

Quand on se dirige de Vammelsan (nom du petit golfe) vers le sud-est, on suit une chaussée bien entretenue qui longe la mer.

A peu de distance est une plage ravissante où se trouvent le bourg et les bains de Terrijoki, rendez-vous de la société mondaine de Saint-Pétersbourg.

Entre la route et la mer le terrain est divisé en petites propriétés avec villas. La plupart de ces habitations en bois, sont construites dans un style bizarre, qu'on appelle style russe, bien qu'il ait emprunté ses ornements aux modèles de tapisseries finnoises, — de sorte qu'on y trouve des étoiles et des croix particulières à ce dernier style.

A gauche de la route sont étagées également des villas, mais moins nombreuses et moins confortables.

Toutes ces habitations datent de dix ans à peine, car avant cette époque l'avoine sauvage poussait librement dans le sable, et la bruyère couvrait les racines des pins.

Les coqs y tenaient leurs tournois en pleine

liberté ; et, caché dans les fougères, le serpent guettait ses proies : la souris et le lézard.

Maintenant un casino, entouré de villas s'élève au milieu des grands pins. Un cirque même ajoute aux distractions de ce séjour.

On ne peut mieux comparer cette plage, qu'à celle de Trouville, en France, ou d'Ostende, en Belgique.

On y jouit d'une vue ravissante : vers le sud Cronstadt se découpe sur un ciel bleu, dans le fond duquel se dessinent les silhouettes des nombreuses tours de la cité. Au-delà, dans une vapeur nébuleuse, on aperçoit la côte d'Ingermanland (province russe).

La falaise forme une courbe gracieuse vers le Nord et se termine en promontoire exposé à tous les vents, au sommet duquel se dresse le poste des douaniers.

Vers l'ouest l'imposante immensité de la mer, toujours immuable dans son ensemble, et toujours nouvelle dans ses aspects si divers, ressemblant au jour à un vaste miroir, le lendemain irritée roulant des vagues aux crêtes écumeuses.

Les côtes finlandaises offrent peu d'horizons aussi étendus que la plage de Terrijoki.

« Les Pétersbourgeois ont un nouvel endroit pour festoyer. Ils le doivent aux Finlandais, peuple vertueux, tranquille, mais très pratique. Les Finlandais ont inauguré un embranchement de ligne ferrée, menant directement de Viborg à la célèbre chute d'Imatra qu'ils ont éclairée à l'électricité. Un hôtel confortable et d'une propreté toute finlandaise — éclairé aussi à l'électricité, domine leur Niagara et reçoit les excursionnistes de la capitale.

« Les wagons étant très bien chauffés, ces parties

de plaisir sont d'un agrément de premier ordre. La cascade bouillante au milieu d'un paysage figé, garni de sapins verts givrés d'argent.

« Les Finlandais ont inauguré toutes ces merveilles hyperboréennes avec leurs sénateurs, leurs professeurs et autres notables en tête.

« La presse russe, la presse anglaise et américaine ont envoyé des représentants à cette fête étrange, où l'on a réussi à n'avoir pas froid un instant au milieu des neiges et des glaces.

« C'est le suprême d'un confort septentrional bien entendu ! » (Lydie Paschoff.)

A l'époque de notre récit, précédant de beaucoup d'années cette inauguration — les villas sont inhabitées, portes et volets sont clos, la plage est déserte. La vigne vierge qui grimpe le long des vérandas est couverte de paille, le chèvrefeuille est enseveli sous des branches de sapin ; les buissons de roses n'ont gardé que leurs tiges épineuses, les oiseaux ont émigré vers des climats moins froids, le soleil est caché par la brume.

Vienne l'été, la société mondaine pétersbourgeoise étalera sous le dôme des pins frémissants, ses toilettes de soie et de dentelles, ses ombrelles japonaises, ses chapeaux de Trouville et de Biarritz. Les jolies femmes aux tailles sveltes et aux brunes chevelures se promèneront sur des allées bien ratissées, la vigne-vierge donnera son ombre, le chèvrefeuille embauvera l'air de sa douce odeur mélangée au parfum des roses épanouies.

Ce fut par une froide journée que Tom Pullinof arriva à Terrijoki chez l'ami de son père, aubergiste

et entrepreneur où il devait trouver du travail. Il y fut reçu comme l'enfant de la maison, et assuré d'être occupé lui et son cheval sur le champ, car de nombreuses villas se construisaient au bord de la mer, et le long de la route qui conduisait au bourg. Un bon ouvrier aidé d'un cheval vigoureux pouvait gagner un fort salaire en transportant les matériaux de construction.

Dès le lendemain de son arrivée, Tom fut adjoint au chantier d'une villa qui s'élevait sur une hauteur d'où l'on découvrait la mer gelée en ce moment.

Parmi les ouvriers occupés à ce chantier, se trouvait un charpentier qui disait se nommer Adam, mais ajoutait à son nom celui de Philjierta, nom noble qui signifie *cœur de flamme*.

C'était une nature étrange, peu en rapport avec le caractère du pays. Il gardait souvent le silence.

Un observateur attentif aurait pu s'apercevoir que, même pendant son travail, ses pensées étaient loin de l'endroit où ses mains étaient occupées.

Il se livrait à des réflexions sur des questions très subtiles, et si quelqu'un abordait son sujet de prédilection, il montrait aussitôt une loquacité qui étonnait. Devant ses raisonnements, aucune objection ne pouvait tenir, fût-elle présentée par l'aubergiste chez qui il logeait, ou par sa femme hydropique, qui, tout en lui tenant tête, ne se laissaient pas facilement déconcerter ; ils étaient obligés l'un et l'autre de reconnaître sa supériorité. C'était un homme intègre, grand, robuste, d'un extérieur vulgaire, mais d'une sobriété exagérée. Il avait l'esprit vif et une connaissance approfondie de toutes choses.

Ce fut avec cet ouvrier que Tom partagea une chambre chez l'aubergiste, si l'on peut appeler chambre ce réduit où se trouvaient entassés des ustensiles de chasse, de pêche destinés à être loués durant la belle saison aux touristes pétersbourgeois.

Cet homme habitué à lire dans les cœurs, à dévisager les gens, comprit de suite que Tom se trouvait dans un état d'âme anormal.

Il chercha à se lier avec lui, pensant qu'une nature ardente comme celle du jeune homme avait besoin d'épanchement.

Tom ne répondit pas d'abord à ses avances, mais peu à peu, il se laissa gagner par l'intérêt que lui montrait Adam. Il finit par se confier à lui, et lui raconta ses souffrances passées, son éloignement de celle qu'il aimait, la sévérité de son père et l'intolérance religieuse de sa mère.

L'hiver finissait, les jours devenaient plus longs, de splendides couchers de soleil avant-coureurs du printemps empourpraient le ciel. La neige et la glace étaient sur le point de disparaître complètement pour faire place aux primevères et aux mauves.

Un samedi soir, tous les ouvriers s'étaient réunis chez l'aubergiste qui remplissait en même temps les fonctions de payeur. Plusieurs jeunes femmes et jeunes filles s'étaient jointes à eux dans l'espoir de danser.

La salle de l'auberge, grande pièce tapissée d'un papier bleu criard, était ornée de grossières images, d'affiches et de placards officiels ternis par les mouches, la fumée des pipes et la fraîcheur des nuits.

Près de la fenêtre, la femme de l'aubergiste était assise dans un fauteuil roulant, tandis qu'Adam se chauffait devant la cheminée, les yeux fixés sur les braises ; sa main plongeant dans son abondante chevelure, et paraissait méditer profondément.

L'aubergiste empilait des kopecks, des roubles et quelques marks (1) égarés, tout en parlant de choses et d'autres.

Le soleil se couchait et ses derniers rayons venant jouer dans les fenêtres se reflétaient sur l'âtre, semblant se prolonger dans la lueur rougeâtre des braises incandescentes.

Interrompant les bavardages de l'aubergiste, Kaïsa sa fille, entra portant une soucoupe pleine de lait tout frais tiré. Elle la posa près du foyer, non loin d'Adam. Ce lait était destiné à une couleuvre apprivoisée que le renouveau avait dégourdie, et qui se montrait chaque soir, depuis une semaine environ, sortant d'un trou du plancher.

Les habitués n'y attachaient aucune importance. Mais Adam qui avait une répulsion profonde pour cet animal innocent fut transporté de colère en voyant qu'on l'attirait et que, de plus, on le nourrissait.

L'aubergiste souriait ironiquement, continuant de plaisanter.

— Pourquoi vous emportez-vous ? dit-il, chaque pays a ses mœurs. N'aime-t-on pas les couleuvres dans votre paroisse ? Ici nous croyons qu'elles por-

(1) Kopeck, monnaie de cuivre, la centième partie d'un rouble en papier. Le mark vaut un franc. Le penni est une subdivision. Ces monnaies ont cours dans les provinces limitrophes de la Russie.

tent bonheur. Il y a même une légende. Vous ne la connaissez pas ?

— Non, répondit Adam.

— Alors, écoutez-moi, je vais vous la conter. Et si vous ne faites pas de bruit, vous verrez la couleuvre elle-même. Le soleil est couché, elle ne tardera pas à se montrer.

Je commence :

« Le puissant roi des serpents porte sur sa tête une
« couronne d'or enrichie de brillants éclatants ! Si
« on sort le soir de la nouvelle lune avec un chien à
« taches brunes au-dessous des yeux, le roi se fait
« voir quelquefois.

« Il exerce une influence sur les maladies et les dou-
« leurs. L'automne, il réunit à sa cour tous ses sujets,
« et si quelqu'un d'entre eux est absent, il fait faire
« une enquête dans la maison où il loge. S'il y a été
« maltraité, le roi envoie le malheur sur la maison. »

C'est à cause de cela que nous accueillons le serpent chez nous, que nous le nourrissons. Il y a bientôt dix-huit ans que notre couleuvre familière revient chaque printemps ; et depuis dix-huit ans, j'ai toujours réussi dans mes entreprises.

Mais, le voici ! soyez le bienvenu, petit serpent, notre porte-bonheur !

Pendant que l'aubergiste parlait, la couleuvre était sortie de son trou, agitant sa tête tachetée en forme de croissant au dessus des yeux, et rampant vers l'écuelle où elle plongeait sa langue.

Adam qui avait écouté ce récit, avec une impatience marquée, regardait l'animal avec un dégoût non moins visible.

Bouchant de son talon le trou d'où elle sortait, il prit la bête par le cou et la lança dans le feu, en prononçant une malédiction.

L'animal se tordit quelques instants dans les flammes et fut consumé rapidement, ne laissant de sa dépouille qu'une trace noire et fumante sur les charbons ardents.

La colère empourpra le front gras et luisant de l'aubergiste. Il injuria brutalement le destructeur de son porte-bonheur.

Les yeux hagards, sa femme regardait l'agonie de la couleuvre et sa fille Kaïsa, elle, fut tellement saisie qu'elle éprouva un ébranlement nerveux et fondit en larmes.

Tous les assistants étaient stupéfaits d'une pareille audace. Chacun se demandait : Quel est cet homme ? d'où vient-il pour faire si bon marché de nos croyances ! Il nous portera certainement malheur !

On s'éloigna de lui, et Tom épouvanté alors, du commencement de fascination qu'Adam exerçait sur lui, se promit de l'éviter.

Il sentait que cette nouvelle amitié, avait adouci ses souffrances et qu'elle lui manquerait.

CHAPITRE XII

L'incendie. — Un échappé de Sibérie.

Quelques semaines s'étaient écoulées depuis cette soirée où l'incident de la couleuvre avait si fort émotionné les consommateurs.



Adam prit le serpent par le cou et le lança dans le feu en prononçant une malédiction.

Personne ne venait plus boire à la maison où demeurait Adam. L'aubergiste s'aperçut que les provisions de bière et d'alcools restaient intactes. C'en était trop. Il ne put garder le calme devant cette constatation, et les premières victimes de sa colère furent sa femme et sa fille.

Après une paisible existence matrimoniale de vingt années, les querelles conjugales commencèrent. Adam s'en aperçut — et par égard pour la femme et la fille — il alla s'installer chez un pêcheur à l'embouchure du petit fleuve.

Quelques jours après ce déménagement l'un des valets entra en criant :

— Not'maître, not'maître, la maison de bois est en feu...

— Éternel Dieu du ciel ! s'écria l'aubergiste, mon étuve neuve, quel malheur !

— Non, pas la neuve, not'maître, c'est l'ancienne.

— La vieille ? Ah ! tant mieux, laissez-la brûler, ça m'est égal. Mais qui a pu mettre le feu dans ce vieux nid, où on ne va plus depuis des mois.

— C'est Adam, vous savez bien qu'il y allait pour prendre ses bains tout seul.

— Encore lui ! que le diable nous délivre de ce fléau ! Se baigner seul, murmura l'aubergiste, c'est mauvais signe !

On se rendit en toute hâte sur le lieu de l'incendie.

L'étuve était une petite maisonnette en bois, délabrée, couverte d'écorces de bouleaux. Une fumée noire s'en échappait. Les flammes léchaient les parois s'élevant vers la toiture.

Une foule s'était rassemblée, sans rien faire pour maîtriser les progrès du feu, car la perte de la maison ne valait point qu'on risquât d'attraper la moindre blessure.

Tom était d'un avis différent.

— De l'eau ! de l'eau ! criait-il. Le vent pousse le feu vers le village, et nous pouvons avoir à combattre tout à l'heure un véritable incendie.

Sans empressement quelques seaux et tonneaux furent apportés.

— Mais où est Adam ? demanda l'aubergiste.

— Il est dans l'étuve.

— Pas possible ! Il a vraiment trop chauffé son bain cette fois ! Adam, où es-tu ? sors donc...

Adam apparut à une petite fenêtre, le visage roussi par la flamme, et les yeux hagards.

— Le couloir est en feu, dit-il, mes vêtements sont brûlés, et je ne puis passer par cette ouverture. Il vaut mieux que je reste où je suis, murmura-t-il, en disparaissant.

Tout à coup Tom fendait la foule, s'élança une hache à la main, brisa l'encadrement de la lucarne, et pendant que la fumée, de plus en plus noire, s'échappait en bouffées épaisses remplies d'étincelles, il fit tomber, sous ses coups redoublés, le bois vermoulu qui croula avec de sinistres craquements.

— Sors donc, Adam, criait-il, le feu a gagné le toit.

Adam ne parut pas. Alors Tom et deux courageux garçons pénétrèrent dans le brasier et quelques secondes après en ressortirent portant Adam évanoui et à moitié asphyxié.



Quelques secondes après ils ressortirent du brasier portant Adam évanoui
et à moitié asphyxié.

A peine eurent-ils déposé le corps inerte et nu sur le sol, qu'un cri de frayeur et d'étonnement, s'échappa de la foule.

Sur le large dos d'Adam, était écrit en caractères sanglants, qu'il avait commis un crime honteux.

La peau était zébrée de raies rouges et violettes, de cicatrices provenant de la correction corporelle infligée aux criminels par le bourreau. Sous l'action de la chaleur, ces cicatrices avaient reparu sanglantes.

— Oh! oh! dit l'aubergiste, d'un ton railleur, c'est ainsi que tu t'es comporté; je comprends pourquoi tu tenais à te baigner seul, comme un vrai monsieur... Mais vite de l'eau...

Il était bien question d'eau. Le toit de l'étuve venait de s'effondrer. Une flamme immense s'élançait vers le ciel.

La foule recula.

A ce moment Adam reprit connaissance, ses yeux rencontrèrent le regard froid et dédaigneux de Tom. Il comprit que tout était perdu.

— Pourquoi ne pas m'avoir laissé périr dans le feu? Cela eut été préférable, murmura-t-il.

— Que dit-il? demanda le commissaire rural, accouru sur le lieu du sinistre. Qu'on apporte des vêtements pour le couvrir. On saura bien le conduire à la demeure qui lui convient.

Adam était assis sur l'herbe glacée, cachant son visage. Velus et musculeux ses membres indiquaient la force d'un ours. (On dit en Finlande qu'un ours à la force de douze hommes.)

Le commissaire comparait ses bras minces et faibles à ceux de son prisonnier. Aussi se contenta-

t-il de dire d'une voix qu'il cherchait à rendre calme :

— Attends ici. Je vais entrer prendre tes vêtements ; car il comptait bien que cet homme, à peine couvert, ne chercherait pas à se sauver. D'un autre côté, il voulait entrer seul chez lui, craignant qu'Adam n'y prit une arme pour se défendre.

Ses frayeurs étaient vaines, car Adam était brisé.

Le coup avait frappé trop rudement ! Habillé, il se laissa conduire au village.

Au moment où il arriva devant l'auberge, le gros maître et sa fille étaient dans la cour, pleurant et criant, car sur les combles de la maison, voltigeaient des flammèches qui finirent par devenir une immense flamme !

La maison était perdue faute de secours.

En apercevant Adam, la colère de l'aubergiste atteignit son paroxysme : il s'élança vers lui, crispant ses poings, et d'une voix de tonnerre :

— Sors maudit, misérable imposteur ; tu as tué mon serpent, mon porte-bonheur.

Il s'affaissa en sanglotant et en murmurant : mon bonheur est brisé à jamais ! voilà le roi des serpents qui se venge.

Au même instant, comme pour confirmer ces paroles, Tom, et plusieurs de ses compagnons, sortirent de la maison en feu, portant un lourd fardeau. C'était la femme hydropique. Paralysée par la frayeur, elle était tombée de sa chaise ; et quand on accourut pour la sauver, on la trouva inerte sur le plancher. Elle était morte !

— Eh ! notre cher aubergiste, que parlez-vous de serpent, de superstitions, lui dit le commissaire en

essayant de le calmer. Votre pauvre femme a pris le chemin qu'il nous faudra prendre tous ! Plus tôt on quitte cette vallée de larmes, mieux ça vaut ! Et puis, n'était-elle pas malade depuis longtemps ? Enfin, Dieu ait son âme !

Puis changeant de ton :

— Votre propriété est assurée ?

— Assurée ? Oui, elle l'a été pendant dix ans jusqu'à l'arrivée de cet homme qui a dit : savez-vous quoi ? — ... que c'était folie d'assurer son bien, qu'on ne doit l'assurer que chez Dieu qui distribue à son gré le bonheur et le malheur.

Le diable seul sait tout ce qu'il a dit... Je me suis laissé persuader par ma femme et maintenant...

Les paroles lui manquaient, probablement pour la première fois de sa vie.

Adam l'écoutait triste et silencieux. Il reprit sa marche.

Au même instant l'aubergiste ramassa une pierre, et la lui jeta dans le dos, avec rage, en l'accompagnant d'un affreux juron.

Adam murmura :

« Seigneur, pardonnez-leur, ils ne savent ce qu'ils font. »

Dix minutes après il entra dans la prison.

Enfermé de nouveau, il se fit le juge sévère et implacable de sa conduite n'admettant aucun compromis avec sa conscience.

Le crime de sa jeunesse, le meurtre (1) — que les

(1) En Russie le duel est prohibé et lorsque le combat amène la mort de l'un des combattants l'autre est poursuivi et marqué comme meurtrier.

juges avaient qualifié d'assassinat — il l'avait expié pendant des années d'angoisses ! A cause de ce crime il avait languï dans les cachots. Deux fois il s'était échappé de ces lieux infâmes, peuplés de voleurs et de faussaires dont la compagnie est si démoralisante. Il demanda à être envoyé en Sibérie. Là, il se lia avec des compagnons d'infortune. De beaucoup d'entr'eux la faute n'égalait pas la peine ; tous aspiraient à la liberté. Quelques-uns parvinrent à s'évader. Adam était du nombre.

Mais que de privations ! que d'angoisses ! que de misères il lui avait fallu endurer pour conserver cette liberté si durement acquise ! Que de ruses il avait employées pour cacher sa marque d'infamie ! Et la voilà de nouveau visible aux yeux de tous !... De chacun l'injure et le mépris !...

Devant cette nouvelle ignominie, il fut saisi d'un tel dégoût de lui-même qu'il songea au suicide. Il tomba à genoux, en proie à un effroyable désespoir.

Pendant des heures on entendit ses sanglots et ses plaintes.

Les premières lueurs du jour amenèrent un peu de calme dans son âme, le plus fort de cette agonie morale était passé !

Il s'étendit sur la paille de son cachot, vaincu par le sommeil, et s'endormit en murmurant.

« Encore en Sibérie ! de nouveau je gravirai ce calvaire. »

Le commissaire rural écrivit de suite un rapport au gouverneur :

« Monsieur le Gouverneur,

« Je viens de mettre la main sur un des pires vagabonds qui aient jamais existé. Afin que vous puissiez, Monsieur le préfet, vous rendre compte de l'importance de la capture, je vais vous énumérer la liste de ses méfaits : Il est né en Ostrobothnie, se nomme Alexandre Ylertalo mais se fait appeler Philjerta. Accusé d'un meurtre il y a plusieurs années, il a été condamné ; puis a subi la peine du fouet pour tentative d'évasion.

« Envoyé en Sibérie sur sa demande, il a réussi à s'échapper, et enfin, après mille méfaits, il est tombé aux mains de votre respectueux serviteur, le commissaire rural du village de Terrijoki »

*
* *

A la suite des émotions violentes qu'il venait d'éprouver, Tom, fatigué physiquement et moralement s'était couché de bonne heure le soir de l'incendie.

Le lendemain, levé avec le jour, il sortit dans la campagne.

Le temps était radieux ; un vent faible soulevait de petites vagues qui venaient rouler doucement sur la plage, pendant que les mouettes effleuraient les crêtes écumeuses de leurs légers et rapides coups d'ailes.

Tout prédisait le printemps : les bois se remplissaient de senteurs annonçant le réveil de la nature. Les oiseaux voyageurs arrivaient, en bandes serrées reprendre possession de leurs anciens nids, comme

ils le font chaque année à leur retour des pays chauds. Ils regagnaient les grands lacs de la Finlande, les fleuves de la Russie septentrionale ou les montagnes de la Nouvelle Zemble. Beaucoup d'entr'eux revenant des côtes verdoyantes de l'Algérie, de l'Égypte ; où ils avaient passé la mauvaise saison et d'où ils ramenaient le soleil.

Dans l'azur du ciel se découpaient les triangles formés par les grues au plumage éclatant ; les lignes en zigzags des oies sauvages au vol lourd. Perdues dans la nue, les alouettes faisaient entendre leurs gazouillements.

Les cygnes s'abattaient sur les flots, voguant de concert avec la glace dont ils surpassaient la blancheur ; et faisant entendre dans la solitude leurs chants mélodieux qui attiraient les phoques (1), ces derniers sifflant et glapissant semblaient vouloir imiter le magnifique oiseau autour duquel ils prenaient leurs ébats.

Tom parvenu au sommet de la falaise, s'assit sur un rocher, promenant ses regards sur la mer étincelante, mais rien ne pouvait dissiper la tristesse de son cœur.

Quel fourbe que cet Adam ! Comme il m'a trompé ! pensait-il. Lui, dont la morale était si honnête ! qui m'avait rendu le calme, la confiance, presque la foi.

Le dégoût lui montait au cœur, la vie lui apparaissait de nouveau vide et sans but.

D'un mouvement inconscient et nerveux, il saisit une pierre et la lança au hasard. Elle alla s'abattre au

(1) Très exact, m'ont dit les Finlandais.

milieu d'une bande d'oiseaux couchés sur le sable, qui s'enfuirent à tire-d'ailes pour se réunir quelques mètres plus loin.

— Attention donc, dit une voix derrière Tom, qui se retourna et se trouva nez à nez avec l'aubergiste.

— Que fais tu ici? lui demanda le brave homme qui, ne l'ayant pas vu depuis l'incendie, le cherchait, très inquiet.

Si j'ai un bon conseil à te donner, reprit-il, après ce qui vient de se passer, et la tristesse que tu en éprouves, c'est de retourner au plus vite chez tes parents.

— Telle est mon intention, répondit Tom, je vais écrire à ma mère, et dans quelques jours je partirai.

CHAPITRE XIII

**Retour de Tom. — Fête de la Saint-Jean à Tervola.
Les maquignons.**

De retour à la maison paternelle, le cœur meurtri, un instant Tom avait cru retrouver le calme et la résignation.

Il était au milieu des siens, et les émotions violentes qu'il avait éprouvées, sa colère, sa jalousie, sa haine, tout s'effaça au seuil de sa demeure.

Ce n'était pas la tranquillité, mais c'était l'affaïssement que laisse un accès de fièvre.

Sa mère qui, d'après le contenu de sa dernière lettre, pensait retrouver en lui un fils soumis, le reçut avec effusion. Elle espérait le posséder plus qu'autrefois. Maintenant, il la comprendrait, elle aurait en lui

un ami, un confident, lorsque son cœur trop plein aurait besoin de s'épancher.

A son arrivée dans la grande salle, elle lui avait seulement pris les mains, en lui souhaitant la bienvenue, mais quand elle fut seule avec lui dans sa chambre, elle le serra dans ses bras avec un élan rare chez les paysans — même chez les mères.

Bientôt elle s'aperçut, avec un immense chagrin, de la froideur glaciale de Tom à l'égard de ce qu'elle considérait comme la seule chose nécessaire — après l'argent — la religion. Elle ne pouvait se l'expliquer, et n'osait lui en demander la cause.

Au moment du retour de Tom, les travaux des champs étaient terminés. Il dut s'occuper du commerce, ce qui répugnait à ses goûts. Discuter les prix de vente avec les paysans lui était tout aussi insupportable que la présence continuelle de sa mère qui, surveillant chacun de ses actes, semblait vouloir pénétrer chacune de ses pensées.

Elle constata, avec douleur, que cette jeune volonté, si indépendante, si vigoureuse, était lassée, indifférente à tout. Le silence morne et obstiné de son fils l'inquiétait au plus haut point.

Depuis son arrivée, le jeune homme se sentait très gêné en présence de Wiskari — et surtout d'Ivane.

Ce sentiment de gêne se transforma bientôt en un autre plus fort : la tristesse. Quoiqu'il eût appris, dès son arrivée, qu'elle avait refusé obstinément d'épouser Érick.

L'image terrible d'Adam nu, le dos zébré de marques infamantes, jetant sur lui des regards effarés revenait à son esprit.

Le père de Tom était allé à Saint-Pétersbourg, pour obtenir, par l'intermédiaire de son ami Bitchok, la mise au vert dans ses propriétés, de chevaux de cavalerie.

Il arriva la veille de la Saint-Jean, avec cet ami le maquignon Ivan Ivanowick Bitchok, le tartare Kuffein Holam l'associé d'Ivan, et d'un dragon russe. Bitchok (le vieux « *Pulchka* » comme l'appelaient les Finnois), maquignon et éleveur de Saint-Pétersbourg, était un homme à la barbe rousse et aux paupières rouges. De son père russe, il n'avait hérité que de la couleur de la barbe et des yeux. Les pommettes saillantes, les tempes creuses, le regard oblique et les mains carrées aux doigts courts ; tout cela lui venait de sa mère tartare ; mais tous les deux lui avaient légué une dose de subtilité renardière — si l'on peut s'exprimer ainsi — qui le plaçait en tête des éleveurs et des maquignons de la contrée.

C'était grâce aux relations de Bitchok avec les officiers de cavalerie, et les vétérinaires de Saint-Pétersbourg, que Lorentz avait réussi à obtenir seize chevaux comme pensionnaires. Magnifique aubaine, car la rémunération était assez forte, et l'on pouvait se servir des chevaux. Quant aux soins à leur donner, cela rentrait dans ses goûts.

En ce moment, il regrettait seulement que son ami Bitchok dût quitter Tervola dès le lendemain pour se rendre en Karélie, province riche en chevaux, où il allait faire ses achats.

Comme son séjour était de courte durée, on s'efforça de le rendre gai. Karine mit à la disposition de ses invités tout ce que sa maison renfermait de pro-

visions. Ivane tint le café chaud toute la journée, et Tom prépara, pour le soir, un grand feu de joie au bord du lac.

On causait, on plaisantait, on racontait des anecdotes plus ou moins vraies, d'achats et de ventes de chevaux, en les assaisonnant de bons mots en argot de métier ; le tout accompagné de grogs d'arak (1) et de widka (2), de cigares et de pipes.

La joie était générale, mais elle fut augmentée encore par l'arrivée de Karl Napoléon Jurveline qui, brandissant un rouleau de parchemins, annonça que la Cour d'appel donnait gain de cause à Pullinof contre le pasteur Brandt.

A vrai dire, le gain était nul, car les frais devaient tout absorber, mais le droit restait à Pullinof, et cette fois Brandt était dompté, — ce qui avait une grande importance aux yeux de son adversaire.

— Merci, monsieur le juge, dit Pullinof avec une visible satisfaction.

Le juge — comme l'appelait Lorentz — n'était, en réalité, qu'un ci-devant huissier, ancien commissaire de police rurale qui avait perdu sa place à cause de quelques indécicatesses ; et n'avait d'autre situation actuellement, que celle d'homme d'affaires véreux, suspect et chicanier.

Le jeune Tom avait bien rempli sa tâche, et sur une roche, au bord du lac, se dressait un monceau de bois mort, surmonté de deux tonneaux de goudron, n'attendant que le crépuscule pour être changé en un énorme brasier.

(1) Liqueur spiritueuse tirée du riz fermenté.

(2) Eau-de-vie de grains.

Après le coucher du soleil toute la jeunesse s'y réunit, ayant à sa tête le père Pullinof et ses hôtes, précédés du dragon, aux côtés duquel venait Jurveline chantant de gais refrains.

Quand les feux de joie furent allumés, on tira des coups de fusil, on organisa une danse, un orchestre composé de violons et d'accordéons.

Tom se montra très gai, et même un peu bruyant.

— Voilà un gamin qui a de l'entrain, dit Bitchok, c'est un vrai poulain. Donnez-moi donc ce garçon-là comme élève; j'ai besoin d'un jeune homme actif et malin qui sache parler aux paysans.

Je lui apprendrai la valeur d'un cheval, de telle façon que le Kalmouk le plus rusé ne puisse le mettre dedans.

— S'il veut vous suivre, répondit le père, je ne m'y oppose pas. Il perd son temps ici à ne rien faire, en attendant l'âge du service militaire.

Emmenez-le et apprenez-lui votre métier, après, il deviendra un vrai sportman, c'est mon rêve à moi.

L'affaire fut convenue sans difficultés. Jurveline s'offrit pour rédiger le contrat. Sa proposition fut énergiquement repoussée par le Russe qui se méfiait des paperasses finnoises, plus que de la gourme ou de la peste des chevaux.

— Non, dit-il, pas de papiers. Ce qu'un homme promet, il le tient. Je lui donnerai quinze marks par mois, plus deux paires de bottes, deux paires de mitaines, le vivre et une remise de deux pour cent sur les affaires.

Topez là, mon garçon. C'est chose convenue n'est-ce pas?

Tom plaça sa main dans celle d'Ivan en poussant un soupir de satisfaction et de soulagement!

A la manière dont les choses avaient tourné, il sentait qu'il était préférable pour lui de quitter la maison; et dans sa joie il avala plus de bière et d'eau-de-vie qu'il ne pouvait en supporter.

Il inaugura sa nouvelle situation par sa première ivresse.

Ainsi se termina la fête de Saint-Jean à Tervola.

Le lendemain Ivan Bitchok partit accompagné de Tom. Au moment de la séparation Lorentz Pullinof était sombre, mécontent, il semblait envier le sort de son fils.

Continuer avec lui son métier de maquignon, eut été bien mieux de son goût, que d'être marchand de village.

Pour Karine elle était inconsolable! Après avoir serré Tom dans ses bras, elle lui donna un livre de psaumes, quelques pièces de monnaie, le tout accompagné de conseils et de recommandations.

Le père se contenta de lui dire : soigne bien les chevaux, conduis-toi en honnête homme et surtout ne va pas chez le pope.

*
* * *

Un an s'était écoulé depuis le départ de Tom qui parcourait le pays avec les deux maquignons; allant de l'Est à l'Ouest, visitant tous les marchés.

Les acquisitions faites, on retournait à Saint-Pétersbourg, où la grande question était de revendre à un prix élevé, ce qu'on s'était procuré à bas prix.

Sur les grands marchés de Saint-Pétersbourg



Tom parcourait le pays, allant de l'Est à l'Ouest, visitant tous les marchés.

Bitchok se trouvait dans son élément. Les chevaux étaient brossés, étrillés, les sabots cirés; les queues et les crinière crépées. Et si l'un d'eux avait la moindre valeur, Bitchok s'entendait à merveille à le vendre même à un acquéreur difficile.

Les plus petits chevaux finnois passaient pour doubles poneys. Les autres étaient vendus aux commissions de remonte militaire ou aux iswoschiks (cochers de droshka (1) ou de troïka (2)).

Quand le stock était épuisé on recommençait la tournée.

Pendant ses allées et venues, Tom revoyait fréquemment ses parents; mais à chaque passage il se sentait de plus en plus gêné: les mauvaises compagnies, la boisson, les fourberies continuelles du métier, l'avaient gâté.

Il essayait bien, de temps à autre, de s'arrêter sur cette pente fatale, mais après des journées de lutttes inutiles, il se laissait aller de nouveau.

Sans aucun doute, il aurait été perdu par cette vie errante, si un évènement inattendu ne l'avait séparé de son entourage et ramené à Tervola.

CHAPITRE XIV

Une tempête de neige sur le lac glacé de Ladoga.

C'était vers le milieu de l'automne, deux ans après le départ de Tom avec Bitchok. Le maquignon reve-

(1) Voiture à un cheval.

(2) Voiture à trois chevaux.

nait en compagnie de ses deux aides du marché de Kuopio.

Un nommé Malachie Hanhinéva qui allait à Saint-Pétersbourg pour son commerce de bois, s'était joint à eux ayant la même route à suivre.

On voyageait dans deux traîneaux derrière lesquels trottaient une vingtaine de chevaux achetés un peu partout dans la Karélie.

Après avoir dépassé Nyslott et Sardavala les traîneaux longèrent la côte du lac Ladoga, traversant de petits golfes et des détroits glacés.

Le Ladoga offre tous les aspects d'une véritable mer : son horizon est immense, et dans sa traversée du Nord au Sud, on perd la terre de vue.

Dans ses profondeurs on rencontre toutes les espèces de la faune marine. Le saumon argenté y est très commun, les phoques y prennent leurs ébats, et quand la tempête s'y déchaîne, les vagues ont le majestueux et terrible aspect de celles de l'Océan.

De loin en loin durant leur trajet, nos voyageurs percevaient le bruit des flots qui déferlaient contre les arêtes de l'immense croûte glacée sur laquelle ils couraient et dont les bords n'avaient pas, en certains endroits, pris encore contact avec la mer.

Les eaux soulevées par les lames de fond semblaient lutter contre l'intensité du froid qui, chaque nuit, restreignait de quelques lieues carrées, leur nappe agitée.

On eut dit qu'après avoir reflété l'azur du ciel, pendant les radieuses journées d'été, elles ne pouvaient se résoudre à disparaître sous le prisme épais

qui les immobilisait et les transformait en un immense miroir argenté.

Les maquignons avaient laissé derrière eux le village de Kexholm. Il fallait se hâter pour être à temps au marché de Schlüsselbourg, et à Saint-Pétersbourg avant la débâcle des glaces du Ladoga que le cours de la Néva charrie jusqu'à la mer, sous la forme d'immenses glaçons chargés de miasmes pestilentiels.

Afin de raccourcir la distance, ils résolurent de traverser une grande baie du Ladoga, pour atteindre la haute rive sur laquelle ils devaient trouver la route qui les conduisait à l'embouchure de la Néva dans la grande capitale.

A la dernière habitation devant laquelle ils passèrent avant de s'engager sur la glace, ils furent avertis qu'il était dangereux de s'y aventurer, le chemin n'étant pas indiqué et de plus, à cette époque de l'année, le Ladoga n'était jamais sûr.

— Bêtise ! dit Tom. Dans tous les cas, la glace tiendra bien encore trois quarts d'heure ; la neige est reluisante et dure, le ciel est clair, et le jour durera au moins une heure.

On se remit en route.

Mais à peine furent-ils à quelques portées de fusil, que le vent tourna au Sud, poussant de gros nuages chargés de neige.

— Retournons sur nos pas, dit le Tartare Kuffein.

Bitchok ronflait dans le fond de son traîneau.

Hanhinéva se trouvait un peu en arrière dans le second, dirigeant quelques chevaux.

Tom, jeune et intrépide, ne croyait pas au dan-

ger. Les chevaux, pensait-il, trouveront bien le chemin.

Et le voyage continua à travers le brouillard, et la neige commençant à tomber recouvrait les traces de la route qui devenait de moins en moins visible.

Tout-à-coup un des chevaux poussa un hennissement court et aigu.

Bitchok s'éveilla.

— Qu'est-ce ? dit-il, le cheval a peur.

En effet, tous les chevaux dressaient les oreilles et respiraient bruyamment, ralentissant leur allure. Évidemment ils flairaient quelque chose d'insolite.

Bitchok se leva droit sur son traîneau.

— Arrêtez un moment ! fit-il.

Chacun écoutait le cœur angoissé.

— Rien que des loups, dit dédaigneusement le tatar.

— Alors claquez les chevaux, répondit Bitchok. en s'enfonçant dans le traîneau.

Tom les cingla d'un coup de fouet. Mais subitement il se cabrèrent, se jetèrent de côté, et se prirent à galoper furieusement.

Dans le jour grisâtre Tom apercevait des loups dont les yeux brillaient comme des charbons ardents. Ils formaient une longue file sombre qui disparaissait, par instant, dans le brouillard.

Ce qu'il ne voyait plus, c'était la route.

L'inquiétude des chevaux augmenta, et ce ne fut que très difficilement qu'on parvint à les calmer.

Bitchok irrité, sortit du traîneau, le fouet à la main, pour les corriger.

A peine descendu, il se rendit compte qu'ils étaient

égarés. Furieux, il injuria Tom, et sans doute, il aurait fait usage du fouet sur le dos de son compagnon, si Hanhinéva ne l'eut arraché de ses mains en disant froidement :

— Restez tranquille, Ivan, vous êtes encore en Finlande, ne plaisantez pas avec la loi. A présent, il faut retrouver notre route, ou risquer notre vie.

A ces mots Ivan Bitchok s'affaissa plus mort que vif, ses dents claquaient de peur. On eut dit que le doigt de la mort l'avait frappé.

« Risquer la vie ! » Ces paroles résonnaient à son oreille comme un glas funèbre.

Regrettant sa vivacité il dit à Tom :

— Pardonne-moi, je ne te veux pas de mal.

Le Tartare se rapprocha, et les quatre hommes tinrent conseil sur le parti à prendre.

Tom et Hanhinéva conseillèrent de laisser les chevaux marcher en liberté ; car, disaient-ils, ceux-ci se dirigeraient instinctivement vers la terre ferme.

Le Tartare partageait cet avis, mais il craignait que les chevaux épouvantés par les loups, ne cherchassent avant tout à les éviter.

Bitchok, de son côté, disait avoir remarqué que les chevaux finnois de l'intérieur du pays, ne possédaient pas du tout la faculté de retrouver leur chemin dans l'obscurité et sur une plaine immense.

Comme aucun d'eux n'avait d'arme à feu, ils ne voulurent pas se séparer pour tâcher de s'orienter et prirent le parti de se confier à l'instinct des chevaux.

Le Tartare, qui avait vu dans les steppes (1) des

(1) Plaines vastes et stériles.

aventures de ce genre, opposa encore quelques objections ; il émettait l'avis de se grouper étroitement, de s'entourer d'un rempart de neige, et d'attendre ainsi le lever du jour.

Bitchok avait froid. Tom était inquiet, Hanhinéva supposait que la terre devait être proche ; en sorte que la majorité l'emporta.

On se remit dans les traîneaux.

— « Le Dieu des Russes est grand » ! dit Bitchok, et les chevaux partirent lancés dans l'obscurité et dans l'inconnu.

Pendant que les hurlements des loups se perdaient dans le lointain, seul le Tartare Kuffein demeurait inquiet.

Il murmurait : « Allah akbar » (1) !

Tout alla bien pendant quelques minutes, mais subitement Hanhinéva cria d'une voix tonnante :

— Tom ! arrêtez au nom du ciel, arrêtez.

— Qu'y a-t-il encore ? demanda Tom brusquement.

— Mais, écoutez donc, reprit avec impatience Hanhinéva.

— Je n'entends rien, répondit Tom.

— Moi, j'entends des aboiements de chien, dit Kuffein.

Puis se reprenant.

— Mais non ; ce n'est pas un chien ! C'est un canard sauvage qui crie au bord de la glace. Nous nous éloignons de la terre et allons droit au large.

Au même instant le cri de l'oiseau se répéta distinctement.

(1) Dieu est grand !



Les traîneaux firent volte-face et glissèrent de nouveau sur la glace. (Page 123.)

Bitchok se jeta à plat ventre pour écouter.

— Hanhinéva a raison, dit-il, j'entends le clapotement des vagues... Nous aurions dû suivre le conseil du Tartare... Dieu nous garde !

Et comme pour confirmer ces sinistres prédictions, la glace éclata avec un bruit effroyable. Ils entendirent la fissure s'étendre vers la côte.

— Là! là! fit Hanhinéva, en étendant la main dans la même direction.

— Retournons, retournons !

Les traîneaux firent volte-face et glissèrent de nouveau sur la glace, emportés par le galop des chevaux.

Mais il fut impossible de retrouver même les traces du premier passage.

Les voyageurs étaient perdus sur l'immensité du Ladoga.

A ce moment la tempête faisait rage, la trombe de neige augmenta, la glace devint raboteuse. Le terrible vent du Nord transperçait les pauvres égarés qui n'étaient pas munis de vêtements fourrés. Kuffein grelottait sous son kaftan trop léger. Hanhinéva n'avait pas sa pelisse, ayant l'intention de remonter sa garde-robe à Saint-Pétersbourg.

Tom et Bitchok, habitués aux froids rigoureux de Tervola, supportaient mieux que leurs compagnons cette bise glaciale.

Il était impossible d'aller plus avant.

Les chevaux furent dételés, on retourna les traîneaux pour s'en faire un abri contre les rafales, car la tempête avait déjà enlevé les deux couvertures de peaux de moutons qui avaient disparu dans l'obscurité, semblables à de gigantesques chauves-souris.

Quant aux chevaux, ils furent laissés en liberté, assurés qu'étaient les maquignons, qu'ils ne chercheraient pas à fuir.

Les pauvres animaux se serraient étroitement les uns contre les autres, la queue entre les jambes, la tête et les oreilles basses, grelottant et changeant instinctivement de place pour se réchauffer mutuellement.

Le Tartare Kuffein et Hanhinéva souffraient terriblement. Par instants, ils se relevaient et marchaient pour ramener la circulation dans leurs membres engourdis. Mais leurs jambes claquaient l'une contre l'autre, ils ne pouvaient se tenir debout. Ils retournèrent en hâte se coucher sur le paillason. Bientôt ils furent incapables de bouger, leur corps était raidi par le froid.

Tom et Ivan essayèrent de les ranimer en les frictionnant ; mais eux-mêmes eurent bientôt les mains glacées, ce qui leur causait des douleurs intolérables.

Après avoir épuisé toutes les ressources usitées en pareil cas, ils furent obligés de reconnaître qu'il n'y avait plus aucun espoir.

Bitchok s'aperçut à leur bégaiement que la vie se retirait d'eux. Il leur offrit de l'eau-de-vie gardée en réserve.

Hanhinéva la refusa en disant simplement :

— Je suis hihulite (1), ma religion m'interdit de boire des alcools, et je ne veux pas qu'il soit dit que Malachie Hanhinéva a, au moment de la mort, renié

(1) Membre d'une secte très répandue en Finlande, dont la doctrine a été prêchée par des Finnois à leurs compatriotes émigrés en Russie, en Norvège et en Amérique. Il y a beaucoup d'affinités entre cette secte, les méthodistes anglais et l'armée du Salut.

les convictions de toute sa vie. Si Dieu veut me rappeler à lui, je suis prêt à entrer dans la béatitude céleste.

Le Tartare Kuffein Holam hésitait ; il tendit la main vers la bouteille puis :

— Non, dit-il ; la mort m'a touché, je suis un grand pécheur, l'eau-de-vie des chrétiens m'a fait souvent enfreindre les commandements du Coran. Mais si Moukir et Nékir, les anges de la mort viennent cette nuit, ils ne trouveront pas mon âme impure ! Azraël, le portier du paradis, ne m'en refusera pas l'entrée. « Dieu est grand ! et Mahomet est son prophète ! »

Bitchok se signa.

— Dieu puissant, dissipateur de toutes grâces, ayez pitié de nous, dit-il.

Seul parmi ses compagnons, Tom demeurait silencieux.

A qui pouvait-il s'adresser ? Quelle protection implorer, lui qui avait renié toutes ses croyances ?

A ce moment terrible il revoyait toute sa vie manquée, il se rappelait chaque faute, chaque péché. Le temps de la confirmation, l'époque où la grâce l'avait touché, et enfin la torpeur morale qui l'avait abaissé à un niveau bien inférieur à celui de son camarade le mahométan.

Qu'était-il devenu lui ? un maquignon se livrant à la boisson, trompant les paysans dans les transactions commerciales.

*
* *

Le Tartare s'était agenouillé, il croisa ses bras

après s'être découvert, et abaissa sa tête rasée sur la glace.

Les noms d'Allah et de Mahomet sortaient de sa bouche engourdie, par une prière fervente qui, portée par la tempête, s'envola vers Dieu l'unique, le miséricordieux.

Sa prière terminée Kuffein se tourna vers Bitchok, lui prit la main en disant :

— Je te remercie, Ivan, tu fus un bon maître. Puis il s'étendit, se couvrit du paillason et s'endormit pour toujours.

Son âme quitta la terre pour s'envoler dans le paradis où les houris essuyèrent ses larmes glacées.

Au moment où le Tartare rendait le dernier soupir on entendit dans la nuit une voix faible et languissante. C'était Hanhinéva qui entonnait un hymne funèbre, le vieux psaume des agonisants.

La voix s'affaiblissait de plus en plus, et l'âme d'Hanhinéva entra dans la paix du Seigneur. Le petit cottage au bord de la rivière, où les ouvriers se réunissaient pour célébrer les offices religieux, apparaissait à ses yeux voilés. Il se sentait enlevé par les flots vers les rives fleuries de l'éternité !

Tom et Bitchok se regardèrent.

— Je crois que Dieu les a appelés à lui, dit Bitchok à voix basse, que la paix soit avec eux. Si je sors sain et sauf de ce danger, je jure d'allumer un cierge à la madone de Kazan.

— Et moi, dit Tom, je renoncerai à ce genre de vie.

Ils n'échangèrent plus une parole et se serrèrent étroitement l'un contre l'autre. Leurs pensées s'en-

gourdissaient. Ils étaient résignés. Leur corps seul souffrait.

Bientôt ils disparurent sous la neige amoncelée.

Au lever du soleil le ciel était clair, la température s'était radoucie, et sous cette influence Tom et Bitchok se réveillèrent. Ils se débarrassèrent de la blanche couverture, dans laquelle ils étaient presque ensevelis, et qui les avait arrachés à la mort; et cherchèrent à se rendre compte de la situation.

Les chevaux avaient disparu quand la tempête s'était un peu apaisée. Ils avaient galopé vers un îlot situé à peu de distance.

Avec une émotion poignante, Bitchok et Tom aperçurent à une demi-verste, les murs rouges, les coupes et les croix dorées du couvent de Konewitz (le seul couvent orthodoxe de Finlande) qui étincelaient au soleil levant, et se détachaient sur un ciel bleu encadrant l'île sainte, les côtes et le lac tout entier. Brisés de fatigue, ils s'y dirigèrent.

Les moines, que la présence des chevaux avait avertis d'un désastre, se préparaient à aller à la découverte, au moment où ils arrivèrent.

Les religieux se rendirent avec eux aux traîneaux pour y relever les cadavres ensevelis sous la neige, mais en apercevant la tête rasée du Tartare, ils se signèrent manifestant un profond dégoût d'avoir touché un païen, un mahométan, et refusèrent de l'enterrer dans leur île. Son corps fut placé dans le traîneau et recouvert d'un paillason.

Hanhinéva, comme chrétien, aurait bien été admis à reposer dans le cimetière du couvent; mais Tom irrité de l'intolérance des moines, plaça le

corps du luthérien à côté de celui du mahométan.

Le traîneau fut laissé sur la glace, et les deux survivants de la catastrophe acceptèrent l'hospitalité qui leur était offerte.

Une fois réconfortés, Bitchok s'adressant à Tom :

— Te rappelles-tu, dit-il, mon vœu d'allumer un cierge à Notre-Dame de Kazan, mais ai-je promis de me rendre à Moscou pour l'accomplir ?

— Je n'ai pas remarqué, répondit Tom.

— Ah ! Dieu soit loué ! Je suis sûr que le couvent possède une image de la madone. Elle aura ainsi son cierge tout de suite.

Bitchok se rendit à la chapelle. Il alluma un cierge, s'agenouilla et pria avec ferveur, fixa ses regards sur la statue jaunie par le temps et qui pressait un enfant sur sa poitrine parsemée de diamants.

Son vœu était accompli.

*
* *

Les chevaux réunis et rassasiés on se remit en route en compagnie des moines.

Suivant une superstition, une jument fut attelée au traîneau des morts. Bitchok prit les rênes.

— Courez vite, mes amis, dit-il aux chevaux, en faisant claquer sa langue.

On se rendit au galop au bureau du commissaire chargé de la police de l'île. Le représentant de la loi fit subir un interrogatoire court mais précis, au maquignon et à son aide, examina leurs papiers, prit leurs noms et l'incident fut clos. Les deux cadavres furent déposés dans un hangar attendant au bureau.

Bitchok était déjà remonté dans son traîneau quand Tom lui demanda d'attendre un instant, et revint au hangar.

Là, il se découvrit, s'agenouilla devant les deux morts et il dit :

— Que la paix du Seigneur soit avec vous, maintenant et dans l'éternité.

En sortant, il avait pris la résolution de renoncer à l'existence qu'il menait, de retourner à la maison paternelle, et de recommencer une nouvelle vie.

CHAPITRE XV

Courses de chevaux à Viborg, traîneaux sur la glace

Depuis que Tom était rentré à la maison paternelle Pullinof se livrait avec succès à son commerce de chevaux. L'ancien cocher était devenu un vrai sportman. L'époque des courses était arrivée. La grande rue de Viborg était plus animée que jamais. Une foule joyeuse se pressait entre les maisons basses, vers le faubourg où allait se passer le grand événement du pays toujours si impatientement attendu : les courses de chevaux.

Cette fois le ciel se montrait clément, il faisait un froid assez vif, mais l'atmosphère était claire ; quelques nuages moussus flottaient seuls dans l'air. Le vent du nord, faible mais piquant, faisait tomber des pins de gros flocons de neige qui semblaient venir poudrer les barbes glacées et les joues rougies par le froid.

Un traîneau, attelé de deux étalons noirs parut dans la rue, c'était le président de la Société des sports qui, exact comme toujours, se rendait sur le champ de courses.

Le public jetait des regards d'admiration sur ses magnifiques Orlof, qui, pleins d'ardeur, à l'allure souple et gracieuse, entraînaient leur maître au sommet de la montée rapide, en éclaboussant d'une neige boueuse, les piétons rangés sur le trottoir.

A sa suite venait le starter, les listes à la main, vexé de se sentir en retard et excitant son cocher (isvoschik) qui, en l'honneur de ce jour, s'était revêtu d'une touloupe neuve à larges plis.

La foule se pressait, impatiente d'arriver, et cependant il lui fallut, encore une fois, s'arrêter pour admirer un attelage.

De l'angle de la librairie Clouberg, Lorentz Pullinof débouchait faisant, lui aussi, son entrée solennelle, avec son fameux coursier, attelé à un léger traîneau.

Son fringant étalon Yalo, agitant sa tête en hennissant, monta au galop, franchit la courbe de la rue, traversa le pont et se trouva sur la glace, où étaient déjà réunis le Comité au grand complet, les membres du jury, le représentant du gouvernement et le vétérinaire.

On avait dressé pour eux, d'un côté de la piste, une tribune décorée aux quatre coins de drapeaux et de guirlandes faites avec des branchages de sapin, ce qui lui donnait un aspect très pittoresque.

Les planches craquaient sous le poids des lourdes bottes de cuir russe, tapant et piétinant pour réchauffer les pieds qui les chaussaient.

Près de la tribune se voyait une petite baraque où l'on débitait du thé, du vin chaud, du café et de l'eau-de-vie.

Tout autour s'agitait une foule bruyante de cochers, de maquignons, d'éleveurs, d'amateurs, de reporters et de jeunes garçons — peut-être les plus intéressés à cette fête — on y parlait le finnois, le suédois et le tartare, même un peu le français, mais chacun se comprenait cependant.

On y contait les triomphes antérieurs des coureurs; on y discutait leurs chances respectives pour la journée.

Des jurons, des hennissements remplissaient l'air; on aurait pu se croire dans un pays tout autre, bien loin des tranquilles Finnois; mais on était à Viborg, ville qui garde un aspect tout différent du reste de la Finlande.

Les chevaux eux-mêmes, plus animés qu'à l'ordinaire, agitaient leur tête, grattaient la neige, et semblaient avoir le sentiment qu'en ce jour, il fallait gagner gloire et renommée pour eux, et des écus à leurs propriétaires.

Yalo! voici Yalo! le Yalo de Pullinof! Il a l'air très bien en forme, nous verrons s'il ne sera pas le gagnant, il fait froid et l'étalon est plus à craindre que par un temps de chaleur.

Tels étaient les propos tenus dans la foule, pendant que Pullinof, tranquille et sûr de lui, conduisait son attelage au pesage pour obtenir son numéro.

Le public se pressait avec admiration autour du magnifique animal; quelques connaisseurs exprimaient leurs avis sur ses mérites, et le docteur, un

bon connaisseur en matière de chevaux, assurait, avec son enthousiasme habituel, que c'était là un véritable cheval finnois.

— Regardez, disait-il, cette noblesse et cette vigueur, cette taille bien proportionnée et ces formes gracieuses ! Quand on a de tels chevaux dans son pays, c'est presque un crime de ne pas conserver la race pure.

Alors le membre le plus âgé du comité, un ancien capitaine de cavalerie, se prit à dire que Yalo était un pur sang.

Le docteur le contesta en énumérant la généalogie de Yalo ; le capitaine ne se rendit pas à ses raisons, et ces messieurs se retirèrent dans la tribune, où la discussion continua avec ardeur, à en juger par les gestes pleins de vivacité des deux partis.

Bitchok le marchand russe, l'ami de Pullinof, s'approcha de lui :

— Eh ! bien, mon frère, dit-il, comment vas-tu ? et ton cheval ! Vends-le moi, j'en ai besoin pour l'appareiller à un schwetcka (nom sous lequel la race finnoise est connue à Saint-Pétersbourg), je le paierai volontiers cinq cents roubles. Prends l'argent quand on te l'offre. Par-dessus le marché, je régale.

Tout en parlant, il sortait une bourse en cuir graisseux, bien bourrée et bien faite pour tenter son ami à la vue des papiers de cent roubles, enluminés de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel.

— Pourquoi prodiguer tant de mots ? répondit Lorentz tranquillement.

Puis, il ôta sa mitaine droite et serra la main

que lui tendit le Russe, tout en humant son cigare, chose à laquelle il n'était pas habitué; car d'ordinaire, il fumait sa pipe de tabac russe; mais en l'honneur du jour des courses, il avait sacrifié un sou pour un brun « *prima de Wilman* », confectionné avec du tabac ordinaire qu'il n'était pas facile de tenir allumé surtout quand on n'avait pas l'habitude de le fumer.

Le président de la Société des sports, le comte de X..., et le membre du tribunal M. Holm, vinrent regarder Yalo et saluer son maître. Lorentz tendit sa main calleuse au comte qui la serra en bon collègue, en faisant quelques remarques sur les chances de Yalo à la course, et sur les conditions dans lesquelles il se présentait.

De la conversation, en suédois, des deux honorables, Pullinof avait saisi un mot — ou plutôt un nom — qui le fit sursauter. C'était le nom de Wilpas. Il comprit que les chances de Yalo se balançaient; car s'il y avait un cheval qui pouvait se mesurer avec lui, c'était justement celui-là.

Depuis longtemps, Lorentz connaissait et appréciait le jeune étalon, et plusieurs fois, on s'était querrellé au sujet des performances des deux favoris et de leurs mérites.

Yalo avait l'avantage d'une plus grande expérience acquise sur les nombreux champs de courses où il avait paru.

Wilpas, d'un autre côté, avait une énergie qui le rendait capable d'efforts extrêmes!

Toutefois si Wainikka son maître devait, comme à l'ordinaire, conduire en personne, il était peu à

redouter, car il perdait généralement son sang-froid et changeait l'allure de son cheval du trot au galop, ce qui amenait sa défaite.

— Prends garde à Wilpas, avait dit le président, en remontant les marches de la tribune.

Lorentz tout en affectant un air de tranquillité, éprouvait un sentiment d'angoisse. Il mâchonnait son cigare, le roulait entre ses doigts, crachait avec force; et confiant, pour quelques minutes, les rênes de Yalo à un voisin, il s'adressa à Bitchok qui était encore occupé à regarder l'animal.

— Viens, Ivan, allons voir Wilpas, dit-il, en clignant des yeux.

Ce dernier répondit de la même façon, et ils tournèrent derrière la tribune où Wilpas était entouré d'un plus grand nombre encore d'admirateurs.

Le cheval semblait être bien en point; il patinait, sans cesse sur la fourrure de son conducteur qui était calme, tenant négligemment les rênes, et le caressant de temps en temps.

Pullinof et le Russe fendirent la foule. Bitchok tendit la main à Gustaf Tyllyla qu'il rencontrait à chaque foire, depuis quelques années, et entama une longue discussion à laquelle Tyllyla ne prit part que par monosyllabes, car son attention était fixée sur Pullinof qui examinait minutieusement Wilpas, en jetant des regards obliques sur son conducteur.

— Partons, Lorentz, dit Bitchok, voyant qu'il n'était pas écouté. Nous allons prendre un verre ensemble avant le départ. Puis, le présentant à Gustaf : C'est le notable de Tervola, dit-il.

Tyllyla, ôtant sa mitaine, tendit froidement la main à Pullinof, qui la prit de même.

— Bonjour, dit-il, en crachant des morceaux de son interminable cigare ; nous allons donc nous mesurer aujourd'hui ?

— Il paraît ! répondit Tyllyla avec dignité. Je vous offre un amer, par ce froid ; c'est utile !

Et fouillant sous sa pelisse, il en tira un flacon vert qu'il porta à sa bouche, et but une gorgée, essuya ses lèvres velues d'un revers de main, fit claquer sa langue et passa la bouteille à Lorentz qui, profitant de ce que son adversaire futur, mâchait une gousse d'ail, avala, à son tour, une petite lampée. La bouteille arriva enfin à Ivan, lequel n'ayant pas de raisons pour ménager la liqueur, y fit grandement honneur.

— Eh ! bien, père, que penses-tu de Wilpas ? crois-tu qu'il courra bien ?

— Nous le verrons tout à l'heure, répondit Tyllyla, ce n'est pas sans raison que je suis venu jusqu'à Viborg pour le conduire.

— Je vois bien que ce diable là va courir, dit Pullinof, et que le premier prix me passera devant le nez. Mais, bast ! pourquoi s'inquiéter à l'avance. Allons prendre un verre de rhum ou de punch chaud. Cette fois, c'est le notable de Tervola qui régale.

Les rênes de Wilpas furent confiées à un autre conducteur avec force recommandations et conseils. Puis les trois hommes se dirigèrent vers la baraque où l'on servait les alcools.

Trois verres remplis de punch chaud, furent vidés sur-le-champ.

— C'est bon, et cela réchauffe ; mais, c'est trop sucré, dit Tyllyla...

Les autres furent de son avis, aussi Ivan commanda-t-il trois nouveaux verres qui furent remplis de cognac.

Gustaf Tyllyla objecta alors que c'était assez pour la matinée, mais Lorentz approuva Ivan, en disant qu'il n'était qu'une femmelette, s'il ne supportait pas trois verres, et le cognac fut absorbé.

Ce furent ensuite des rasades de rhum, de gin, de genièvre, et enfin, pour terminer, on but de la bière.

Comme le régal finissait, la cloche du pesage donna le signal du commencement des courses, et chacun se dépêcha de retourner à son poste.

La première course se composa de deux chevaux qui n'excitèrent pas trop d'intérêt : c'était deux juments de valeur égale.

A la seconde course étaient inscrits Poko et Halti.

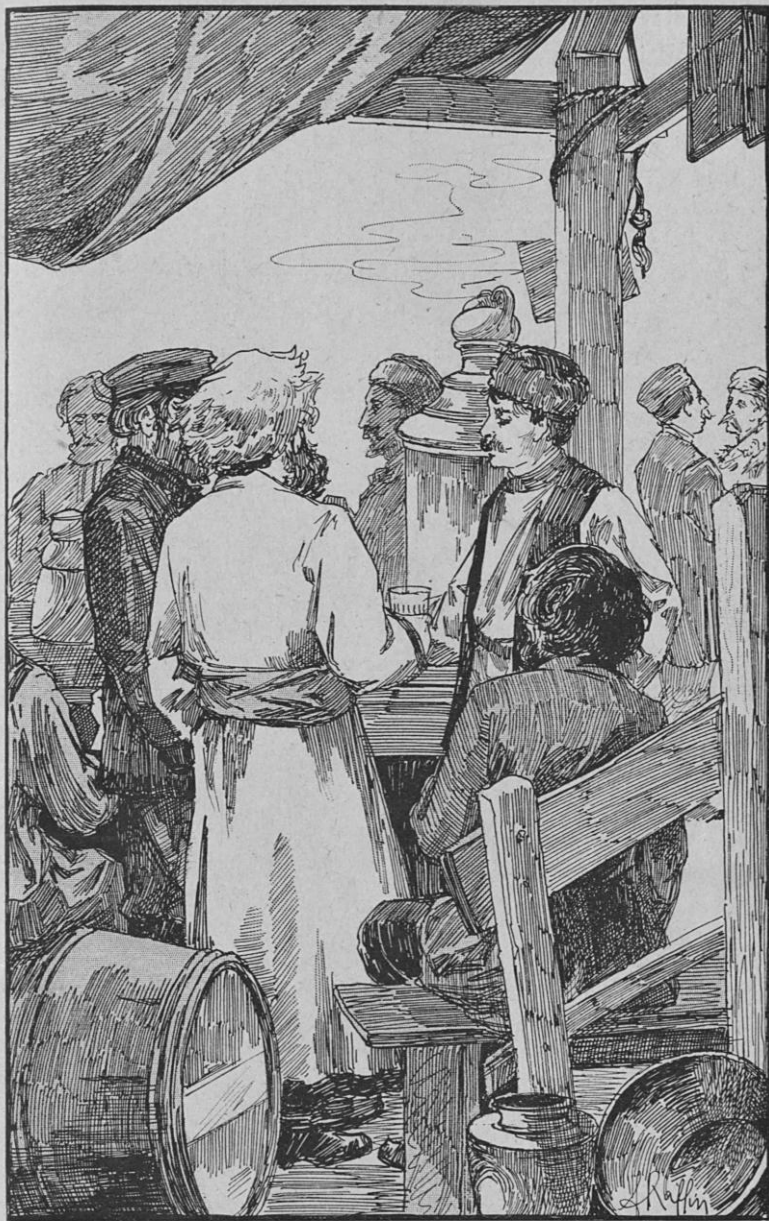
Le public piétinait furieusement pour s'échauffer les pieds, et les jurés suivaient son exemple.

De temps à autre, on allait faire une visite à la buvette où régnait une grande animation, et où quantité de toddys furent consommés.

Subitement la buvette fut abandonnée : Yalo et Wilpas venaient d'être affichés au tableau, et leurs noms circulaient dans la foule.

C'était le moment décisif.

Chacun se pressa vers la barrière qui entourait la piste, et la police dut intervenir pour livrer passage aux coureurs.



Trois verres, remplis de punch chaud, furent vidés sur-le-champ. (Page 135.)

— Les voici ! les voici ! criait-on.

Wilpas défila d'abord, la robe pommelée resplendissante au soleil, les yeux vifs et clairs, le cou tendu, les jambes nerveuses. Tout en lui dénotait l'énergie et le fond.

De tous côtés, on entendait des cris d'admiration, tandis que Gustaf Tyllyla, la face un peu plus rouge que ne le comportait la température, conduisait son attelage au poteau.

Pullinof vint ensuite avec son Yalo dont le poitrail large et musculeux, les jambes solides, la robe d'un noir brillant, firent une impression très favorable sur les connaisseurs.

L'animal semblait se rendre compte de ce qui allait se passer, il rongea son mors en signe d'impatience, et quand le premier coup de cloche indiqua le moment du départ, il dressa ses oreilles, prêt à une action immédiate.

Le deuxième signal fut donné au milieu d'un silence général ; au troisième, les conducteurs rendirent les rênes, et la course commença.

Dès le début, Yalo prit un trot allongé et régulier. Wilpas, au contraire, avait fait un faux départ au deuxième signal. Retenu par son conducteur, il se cabra, perdant de la sorte quelques secondes.

Un murmure de désappointement se fit entendre dans le public.

Le premier demi-kilomètre ne fut pas à l'avantage de Wilpas, car Tyllyla, comprenant que l'essentiel était de calmer son cheval, le retenait et ne lui abandonnait les rênes que peu à peu.

Yalo volait plutôt qu'il ne courait ; sans perdre

une foulée : il franchit le premier kilomètre en une minute cinquante deux secondes. Un hourra retentit quand Pullinof, les rênes bien en main, passa comme une flèche devant le poteau.

Wilpas avait mis deux minutes à franchir la même distance, mais il gagnait visiblement, et son conducteur ne perdait pas son sang-froid, malgré l'avance de son adversaire.

Yalo fournit le deuxième kilomètre en tenant la tête, quoique la différence ne fut plus aussi grande entre lui et Wilpas.

Lorentz fit entendre quelques cris d'excitation à son cheval, auxquels ce dernier répondit en agitant sa queue et en redoublant ses efforts. Son allure n'avait cependant plus la même énergie et, de moment en moment, Lorentz jetait des regards inquiets de l'autre côté de la piste, où son adversaire allait toujours en gagnant du terrain.

L'intérêt des spectateurs était à son comble, tous les yeux étaient fixés sur les coureurs ; les paris s'engageaient, des cris excitants se faisaient entendre. Quand les chevaux passèrent devant le poteau pour la deuxième fois et qu'ils entamèrent le troisième kilomètre, les cris redoublèrent.

Wilpas avait regagné tout ce qu'il avait perdu au premier tour : son énergie ne s'était pas affaiblie.

Gustaf Tyllyla était calme, n'osant pas exciter son cheval comme il aurait voulu. Pullinof, au contraire, n'épargnait pas ses encouragements, il secouait ses rênes et tenait Yalo en pleine vitesse...

Au commencement de la ligne droite, il n'y avait que quelques longueurs de tête entre les deux concu-

rents, et Dieu seul sait quel eût été le résultat si Tyllyla avait bu un peu moins avant le départ ; mais, perdant tout son calme, il poussa si violemment son cheval, que Wilpas, quittant le trot, s'engagea dans un galop furieux qui lui fit perdre plusieurs secondes, et malgré son emballage extraordinaire de la fin, la course était perdue pour lui.

Yalo franchit le poteau deux longueurs avant son rival, et son arrivée fut saluée par des vivats frénétiques.

Lorsque Pullinof descendit de son traîneau essuyant son front, il résolut de se rendre propriétaire de Wilpas à tout prix, car il comprenait que, l'année suivante, l'étalon de Tyllyla l'emporterait sur Yalo.

L'intérêt du public se calma, le vent du nord s'était élevé et des flocons de neige voltigeaient dans le ciel gris.

Les membres du jury s'enfonçaient dans leurs fourrures et trépignaient.

Au dernier moment, quelques coureurs s'étaient retirés, de sorte que la course finit plus tôt qu'on ne l'avait supposé.

Pullinof et Ivan Ivanowick, retournèrent ensuite à la ville, dressant leur plan d'attaque : Ivan aurait six cent cinquante roubles, à la condition qu'il achèterait Wilpas pour Lorentz à un prix ne dépassant pas trois cents roubles.

Les deux compères se donnèrent rendez-vous pour le soir à l'hôtel d'Imatra, Pullinof devant dîner avec les membres du jury.

CHAPITRE XVI

Le repas après les courses. — Hurra au vainqueur de Tervola.

Cette invitation avait flatté la vanité de Lorentz Pullinof, il se rendit au dîner où un toast fut porté en l'honneur de sa victoire. Mais ce n'était pas un plaisir pour lui de manger avec fourchette et couteau des mets que l'on aurait plus facilement mangés avec une cuiller.

Il se sentait gêné de ne pas se trouver dans son milieu, d'être assis à l'étroit sur une chaise au lieu d'un banc large et solide, de manger des mets qui lui semblaient sans goût, de boire toutes sortes de vins moins forts que de la petite bière.

La rapidité du service de table lui faisait regretter les longs intervalles laissés entre chaque plat dans les repas de campagne. Il était loin d'avoir ses aises. Ajoutez-y la gêne où le mettait la familiarité qu'affectent, en général, les *messieurs* à l'égard d'une classe inférieure, et vous comprendrez sa situation embarrassée.

Pullinof était un observateur, il s'aperçut fort bien, — lui, l'ancien cocher, — de cette camaraderie de commande, et en fut froissé.

Une autre chose encore lui rendait désagréable la compagnie de *ces messieurs* : Il était très versé dans les questions agricoles et hippiques ; quand il parlait de ces spécialités, il les traitait bien à fond, mais la facilité qu'ont à s'exprimer les gens d'une classe su-

périeure, de passer d'une question technique à une idée plaisante, de n'être jamais embarrassés dans leurs réponses, lui manquait totalement.

Son intelligence était vive et sagace, mais il ne savait pas la faire ressortir, ce qui lui faisait craindre qu'on ne le prît pour un sot ou pour un ignorant.

Après le premier service, un des convives réclama de la musique et proposa un toast en l'honneur des *dames*. Pullinof profita de ce mouvement général pour s'esquiver et se rendre à l'hôtel d'Imatra.

Il grimpa l'escalier, entra dans la petite pièce qui servait en même temps d'antichambre et de buffet, serra la main de l'hôte en familier de la maison et demanda si Bitchok était là.

Le maquignon n'était pas encore arrivé.

La grande salle de l'hôtel était longue, étroite, basse de plafond; mais les courses y avaient amené une foule de consommateurs qui circulaient et s'agitaient comme des ombres, au milieu des nuages de fumée d'un mauvais tabac et de vapeurs d'alcools plus mauvais encore.

Pullinof entra en se dandinant et en examinant tous les visages.

Dans un coin, il aperçut une vieille connaissance : maître Karl Napoléon Jurveline, qui se balançait sur son siège, fumant et dégustant un grog très fort.

Un peu plus loin, accoudé sur le bord d'une table, dormait un autre personnage dont on ne voyait que l'épaisse chevelure blonde, maintenue par dix doigts noircis d'encre, et devant le dormeur, un toddy fumant.

— Hourra ! pour le notable de Tervola ! le héros

de la journée ! dit maître Karl Jurveline, en clignant des yeux. Garçon, des verres, des toddys et du tabac. Des cigares ? dit-il en se tournant vers Pullinof. Moi, je ne fume que la pipe, comme vous voyez, ajouta-t-il avec un regard plein de malice.

— Oui, je vous remercie, répondit Pullinof. Le tout sera le bien venu.

L'homme blond se dressa chancelant, les yeux lourds, et Jurveline s'empressa de présenter à Pullinof, son ami le licencié Walkmen, rédacteur de la *Gazette de Viborg*.

Ce reporter, ancien étudiant, se parait du titre pompeux de rédacteur et de licencié, sans même avoir la capacité de remplir une de ces fonctions.

Néanmoins, il tira un petit carnet de sa poche, prenant quelques notes sur Tervola, sur le vainqueur des courses, pour faire un article, prétendait-il.

— A quelles courses devez-vous aller prochainement ? A Tavastéus, je suppose ? demanda-t-il à Pullinof.

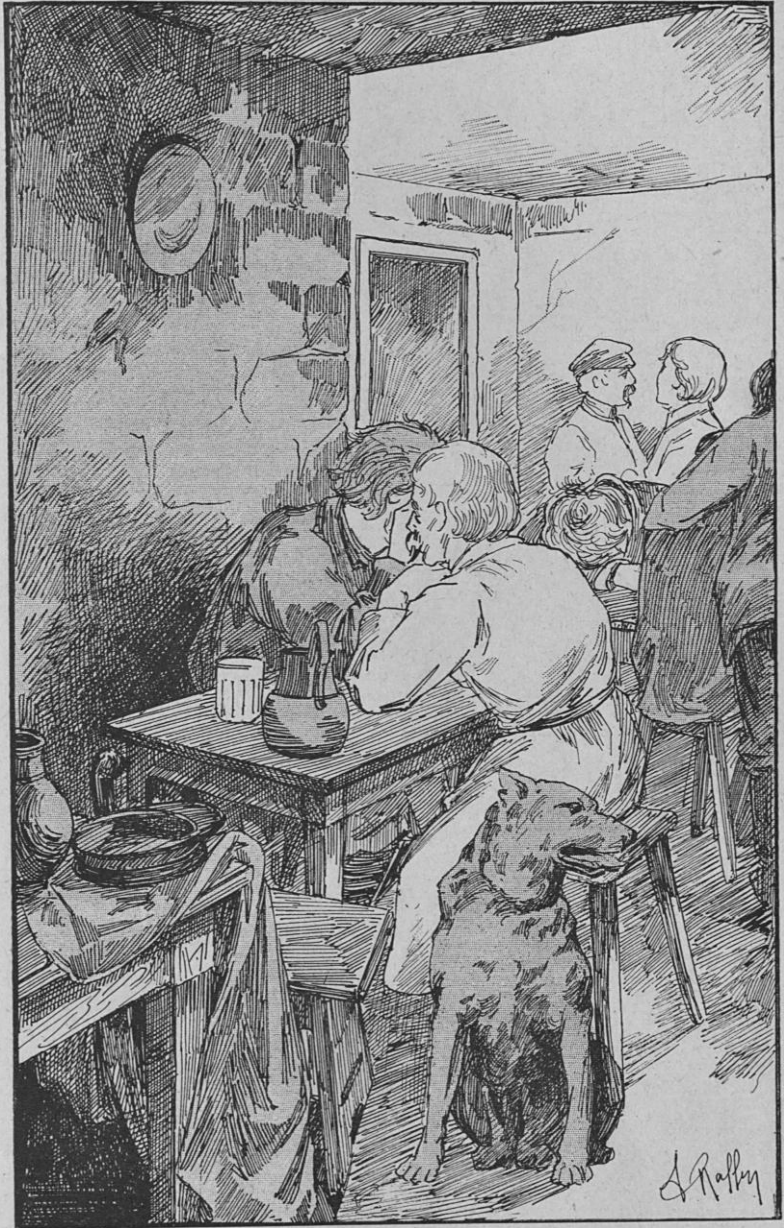
Mais celui-ci n'était pas en état de donner des indications précises. Il attendait impatiemment Bitchok, qui arriva enfin.

Quand le Russe commença à parler chevaux, le visage de Lorentz s'éclaircit. Tous deux s'éloignèrent des buveurs et se mirent à parler à voix basse.

Lorsqu'ils se séparèrent, Pullinof avait l'air radieux : son Yalo était vendu, et il entrevoyait de nouvelles victoires, car Wilpas était à lui !

Le jour suivant, il prenait congé de Bitchok, de Gustaf Pyllyla, de Jurveline et de son Yalo bien-aimé.

Ayant emballé le café acheté pour Karine, Lorentz



Tous deux s'éloignèrent des buveurs et se mirent à parler à voix basse.



attela Wilpas au traîneau et se mit en route pour Tervola.

Quand il arriva chez lui, il était nuit. Ni valets, ni chiens ne vinrent à sa rencontre. Il détela Wilpas, le mena à l'écurie et entra dans la maison.

La grande salle était déserte, éclairée seulement par un feu de charbon sur le point de s'éteindre.

— Qu'est-ce que tout cela veut dire ? Tout le monde est-il donc mort ici ? murmura le maquignon en allumant sa pipe et en chauffant ses mains glacées.

Enfin le vieux Matti parut.

— Ah ! not' maître, nous étions bien loin de vous attendre ce soir.

— Je le vois bien. Que fait-on ici ? Où est ma femme ? Où sont les autres ? J'attends déjà depuis plusieurs minutes.

A ce moment, on entendit des pas et des voix dans le corridor ; et Karine, tenant une lampe allumée, entra suivie de Tom et d'Ivane.

Lorentz leur fit part du résultat des courses, puis on soupa.

Après le souper Pullinof et sa femme se retirèrent dans leur chambre et Karine mit son mari au courant des affaires.

CHAPITRE XVII

**Terrible accident. — A quelque chose malheur est bon.
Un grand mariage.**

Dans la conversation qu'eurent ensemble les parents de Tom, ce qui faisait la joie de la mère — le

changement complet de son fils — fit le désespoir du père. Il ne pouvait pas admettre qu'un garçon de vingt et un ans; intelligent, énergique, qui pouvait apprécier la valeur d'un cheval et prétendre un jour, au titre de conseiller de commerce, abandonnât tout et se résignât à la vie calme et régulière d'un marchand de campagne.

Son nouveau succès l'enivrait : lui, qu'on venait de saluer le vainqueur d'une des plus belles courses qui aient jamais eu lieu à Viborg ! Lui auquel son triomphe de la veille allait ouvrir des relations avec une caste si supérieure à la sienne ! Entendre répéter par la mère radieuse, la résolution qu'avait prise son fils d'abandonner une carrière qu'il pouvait lui faire si belle, détruisait tous ses rêves d'avenir.

Mais il n'en fut pas ainsi.

Le récit de la glorieuse journée de la veille circula de bouche en bouche, l'enthousiasme fut à son comble. Les instincts du jeune homme se réveillèrent soudain.

Le lendemain on essayait Wilpas, le nouvel étalon ramené par Pullinof. La bête ombrageuse ne voulait pas se laisser monter par les palefreniers, tous y renonçaient les uns après les autres.

A chaque nouvelle tentative, Tom haussait les épaules. A la fin n'y tenant plus, il écarte tout le monde, et enfourche la terrible bête.

Au premier moment l'animal fit des bonds désordonnés, essayant de se débarrasser de son cavalier, mais sous la main de fer du jeune homme, il parut se calmer.

Tom, fier de cette première victoire, eut la mau-

vaise idée d'employer le fouet pour le faire partir au galop.

Il ne devait pas aller loin.

Au sortir du village, l'étalon, au moment où Tom s'y attendait le moins, envoya une ruade et se cabra subitement.

Cette double secousse lança avec violence le jeune cavalier sur un énorme tronc d'arbre qui se trouvait au détour de la route.

On accourut, on lui prodigua des soins : il s'était évanoui. Il fallut prendre un brancard pour le ramener chez lui.

Karine, voyant arriver le triste cortège, jeta de grands cris, accusant son mari de ce malheur.

N'ayant pas assisté au départ de Tom elle pensait que les ordres de Lorentz avaient pu seuls faire sortir son fils de son apathie.

Accusé à tort, le pauvre père dut se montrer pour mettre fin aux récriminations de sa femme.

— Assez de cris ! dit-il. Prépare vite un lit et tout ce qu'il faut pour soigner le garçon. Remettons les explications à plus tard.

Toi, vieux, reprit-il en s'adressant à Matti, pars en toute hâte chercher un médecin.

L'attente fut longue. Le docteur demeurait loin.

Lorsqu'il arriva, il examina le blessé et déclara qu'une épaule était démise, et la jambe droite cassée.

Un premier pansement fait, un appareil fut posé.

Ivane, qui pendant les premiers soins, avait remplacé Karine à la boutique, fut établie comme garde-malade auprès de son ami, et pendant les deux mois

qu'il fut condamné à l'immobilité complète, elle ne quitta pas le chevet du malade.

Il fallait se fâcher pour la décider à prendre quelques heures de repos.

Tant de dévouement, de sollicitude, devait amener un heureux changement dans l'esprit du jeune homme.

A mesure que ses forces revenaient, ses idées prenaient un nouveau cours. Il comprenait maintenant, il appréciait plus que jamais le trésor de bonté, d'affection vraie que renfermait le cœur d'Ivane.

C'était avec un attendrissement, inconnu jusque-là, qu'il regardait la jeune fille aller, venir autour de lui, mettant tout en ordre, veillant à tout comme une véritable garde-malade.

Il éprouvait un immense besoin de lui dire quelques paroles tendres pour la remercier de toutes les attentions dont elle l'entourait, mais quelque chose gênait son expansion. L'air triste et résigné de l'orpheline, arrêtait les paroles sur ses lèvres.

La volonté de sa mère était entr'eux.

Elle l'aimait toujours, il le sentait bien. Comment avait-il pu s'en éloigner? se résigner à la voir — peut-être un jour — devenir la femme d'un autre.

Le vieux Pullinof, qui ne s'était jamais rendu complètement aux raisonnements de sa femme, sans être doué d'un esprit subtil, n'était pas mauvais observateur : il constatait chaque jour les progrès de cette affection mutuelle.

Avant d'encourager cette inclination, il voulut prendre conseil de ses anciens compagnons, de ses

amis qui, généralement, partageaient sa manière de voir — si opposée à celle de sa femme.

Tous lui conseillèrent de réfléchir sérieusement avant de prendre une détermination.

— Mon cher Pullinof, lui dirent-ils, vous commencez, comme nous, à sentir le poids des années, Tom est jeune, vigoureux, intelligent ; il pourrait être, pour vous, un aide précieux. Mais après un pareil accident, serait-il en état de continuer la carrière que vous vouliez lui faire suivre ? Il n'est plus apte au service militaire, il est en âge d'être marié ; et malgré les obstacles que pourrait faire naître la différence de religion, avant tout, laissez-lui épouser une femme de son choix.

Le conseil était bon ! Lorentz le reconnut.

Mais que de difficultés à vaincre !

La première — et ce n'était pas la moindre — jamais Karine ne donnerait son consentement à cette union, malgré toutes les qualités qu'elle reconnaissait à Ivane : elle voudra trouver une femme riche à son fils, pensait-il.

Dans un autre concours de circonstances, Pullinof eut partagé les idées ambitieuses de sa femme, mais le temps pressait, la convalescence traînait en longueur, le malade ne pouvait se passer de la présence d'Ivane.

— Sais-tu, mon cher Tom, que dans ton malheur, lui dit un jour son père, tu as une rude chance.

— Que veux-tu dire ?

— Dame ! pour commencer, tu pouvais te tuer sur le coup avec ce maudit cheval ; au lieu de cela, tu en es quitte pour des blessures — longues à guérir

c'est vrai — mais pour te faire prendre ton mal en patience, tu tombes sur une garde-malade qui donnerait envie de se casser bras et jambes pour être soigné par elle !

Tom sourit et soupira tout à la fois. Puis suivant sa pensée de chaque jour :

— N'est-ce pas, dit-il, qu'Ivane est une brave et jolie fille ?

— Jolie ! répéta le père, ce serait peu de chose. Mais si douce, si bonne ménagère, soigneuse, instruite, économe.... En voilà une qui ne mangerait pas son bien — si elle en avait un.

— Oui, si elle en avait un !... soupira Tom.

— Il me semble, répliqua Pullinof, qu'avec tant de qualités, elle pourrait s'en passer. Ce n'est probablement pas l'avis de la mère, dit-il en hochant la tête.

— Serait-ce le vôtre, père ? fit le convalescent dont les yeux brillèrent.

— L'avis le plus indispensable dans cette affaire, répondit finement le maquignon, c'est celui de l'épouseur. Est-ce que tu le connaîtrais ?

En ce moment Ivane entra, portant sur un plateau le déjeuner de son cher malade. Ce dernier dit en lui tendant la main :

— Si ma chère Ivane me pardonne tout ce que mon vilain caractère a pu lui faire souffrir, si elle me trouve digne de travailler désormais à faire son bonheur, et que vous y consentiez, mon cher père, je serai cet épouseur.

— Allons donc, fit le vieux Pullinof, en poussant Ivane — toute rougissante — dans les bras de son



Il y eut un grand mariage avec tout le faste des cérémonies que les coutumes russes et finnoises aiment à déployer. (Page 156.)

fiancé, je commençais à croire que les maquignons étaient de pauvres diplomates. J'en suis tout de même venu à mes fins !

Seulement, ajouta-t-il, j'ai fait de la besogne qui va m'attirer de belles scènes avec la mère... Mais bast ! je suis bon cheval de trompette et ne m'effraie pas du bruit. La vue de votre bonheur ramènera le calme après l'orage.

— « *Après l'orage, le beau temps !* » conclut Wis-cari qui avait été témoin de cette scène. « *Prends ta femme d'une famille pauvre, mais achète ton cheval d'un homme riche* », ajouta-t-il, en manière de péroraison.

Le bonhomme était enchanté de la décision que venait de prendre Tom ; car il aimait beaucoup Ivane qu'il avait vue si petite.

Ivane se dégagea des bras de Tom, en séchant ses larmes — car elle pleurait de joie.

— Peut-être moi aussi, dit-elle, vais-je faire un grand chagrin à madame Karine, et un plus grand encore à mon cher Tom ; mais malgré mon amour sincère pour lui, je ne renoncerai pas à la religion que m'ont donnée mes chers bienfaiteurs. C'est le seul moyen qui me reste d'affirmer l'immense reconnaissance dont mon cœur est rempli pour eux.

— Tu n'abandonneras rien, ma bien aimée Ivane, s'écria Tom. Depuis longtemps ma religion est la tienne. Depuis longtemps j'ai brisé la barrière infranchissable qui nous séparait... Que ma mère me pardonne !

*
* *

Il y eut un grand mariage avec tout le faste des cérémonies que les coutumes russes et finnoises aiment à déployer dans des occasions solennelles.

— « *A quelque chose malheur est bon* », dit gaie-ment Tom, en embrassant son père et sa mère.

Par Wilpas, je ne peux plus être maquignon — ni dragon, à la grande joie de ma mère. Mais par Wilpas — l'étalon vainqueur dans plusieurs courses — je puis être, et je serai « Sportman ».

C'est le rêve de mon père, je le réaliserai.

FIN



Chute d'Imotra.

NOTICE SUR LA FINLANDE

Sa situation géographique. — L'origine du peuple finlandais, sa religion, ses mœurs. — Conquête du pays par les Suédois, puis reprise aux Suédois par les Russes et devenue grand-duché de Finlande.

La Finlande située dans la partie la plus septentrionale de l'Europe, forme une sorte de presqu'île comprise entre le golfe du même nom, au Sud; et le golfe de Bothnie, à l'ouest. Elle est coupée par le 60° degré de latitude, et s'étend au nord, 3 degrés et demi au delà du cercle boréal.

Dans ces contrées la terre reste couverte de neige et de glace durant une grande partie de l'année. Les jours en hiver sont courts et voilés. L'été en compensation, offre des charmes incomparables : si d'une part l'hiver, n'est, pour ainsi dire, qu'un crépuscule; l'été n'est qu'une seule journée lumineuse.

Il faut remonter au xi^e siècle pour trouver les premières traces du christianisme en Finlande. Ce furent les Suédois qui entreprirent de porter la parole du Christ dans ces contrées glacées, et qui organisèrent dans ce but des croisades dont le résultat fut la conquête du pays.

L'existence des colonies suédoises le long des côtes de la Nylande et de l'Ostrobothnie facilita la tâche des conquérants.

Toutefois l'assimilation fut loin d'être complète; les Finnois conservèrent leur langue primitive que la traduction des Écritures saintes en finnois rendit plus cultivée.

Mais la Suède vaincue dans la grande guerre du Nord fut obligée par les traités de 1721 et de 1743 de céder à la Russie la majeure partie de cette conquête.

La Finlande après avoir été pendant près de sept siècles réunie à la Suède, dont elle partagea les vicissitudes politiques et législatives, est, depuis 1809, unie à la Russie, mais sans y être incorporée, de manière qu'elle forme un petit État à part, ayant ses frontières, sa constitution, sa législation, son administration, son armée et ses finances particulières.

Le conquérant, l'empereur *Alexandre I^{er}* a conservé à la province conquise ses lois particulières, celles notamment qui s'y trouvaient en vigueur depuis longtemps.

Le traité de paix signé le 5/17 septembre 1809(1), avait pour objet de régler les rapports entre la Russie et la Suède, et aussi ceux entre la Finlande et la

(1) Il y a de douze à treize jours de différence entre le calendrier russe et le calendrier grégorien.

Suède. Quant à la situation de la Finlande vis-à-vis de l'empire russe, elle avait été réglée antérieurement :

Après avoir manifesté pendant le cours de la guerre de 1809, sa décision inébranlable de conquérir la Finlande, l'empereur Alexandre I^{er}, de mieux en mieux renseigné sur l'esprit de la population du pays, et sur le caractère des institutions et des lois qui y étaient en vigueur, résolut de ne pas soumettre le pays conquis aux lois de la Russie et de ne pas attendre la conclusion de la paix pour réaliser les desseins qu'il avait formés concernant l'avenir de la Finlande.

Vers la fin de 1808 il se trouvait de fait, maître du pays que l'armée suédoise avait dû évacuer. Par un décret publié le 1^{er} février (20 janvier) 1809, l'empereur convoqua les états de Finlande à se réunir avant même que la guerre fut terminée le 10/22 mars) en diète générale, dans la ville de Borga *conformément aux lois et réglemens*. Il se rendit en personne à Borga pour l'ouverture de la diète. Il y signa le 15/27 mars 1809 l'acte suivant adressé à tous les habitants de la Finlande où dans un discours il s'exprima ainsi : « Les destinées de la Providence nous ayant fait prendre en possession la Finlande, nous avons voulu par l'acte présent, confirmer et ratifier la religion et les lois fondamentales du pays, ainsi que les privilèges et droits dont chaque classe en particulier, et tous les habitants en général — qu'ils aient une position élevée ou inférieure — ont joui jusqu'ici selon la constitution.

« Nous promettons de maintenir tous ces avantages et lois inébranlables dans leur pleine force. »

Après ce discours il signa l'acte adoptant les lois fondamentales du pays.

Ce qu'on devait entendre par *Lois fondamentales*, personne ne l'ignorait ; c'était l'acte intitulé : *La forme du gouvernement de 1772 et celui de réunion et de sûreté de 1789*, ainsi que les lois concernant la représentation nationale.

L'empereur avant de les confirmer s'était fait soumettre des résumés de ces lois. Quant aux privilèges des classes, ils appartenait aussi au domaine des lois politiques et assuraient à chacun des quatre ordres : de la *noblesse*, du *clergé*, de la *bourgeoisie* et des *paysans* le droit de prendre part aux diètes.

Le lendemain dans une réunion solennelle tenue dans la cathédrale, l'empereur reçut le serment de fidélité et l'hommage des états, comme *grand-duc de Finlande*, titre qu'il ajouta à son titre d'empereur de toutes les Russies. Il remit au maréchal de la noblesse l'acte de confirmation signé par lui, commençant en ces termes :

« Ayant réuni les états de Finlande en une diète générale et reçu leur serment de fidélité, nous avons voulu à cette occasion, par un acte solennel et proclamé dans le sanctuaire de l'Être suprême, confirmer et assurer le maintien de la religion et des lois fondamentales, les droits et les privilèges dont chaque état en particulier et tous les habitants de la Finlande, en général, ont joui jusqu'à présent. »

Revenu à Borga au mois de juillet pour la clôture de la diète, l'empereur, dans le discours qu'il a prononcé à cette occasion, a caractérisé la situation faite à la Finlande en disant *que le peuple finlandais était placé désormais au rang des nations, sous l'empire de ses lois.*

En ajoutant toutefois à ces lois un recueil d'ordonnances et de règlements intéressant particulièrement les Russes demeurant en Finlande, ou ayant des relations quelconques avec les habitants de ce pays.

En septembre 1810, le souverain, dans un rescrit secret à l'adresse du gouverneur général de Finlande, le comte de Steinheil, fait connaître sa volonté expresse quant à la politique à observer vis-à-vis de la Suède :

1° Ne point se mêler, sous aucun prétexte que ce soit, dans les affaires intérieures de la Suède ;

2° Préparer au peuple finlandais, quant à l'organisation intérieure de son pays, des avantages incomparablement plus grands dans l'union avec la Russie, qu'il n'en avait joui sous la domination suédoise.

Les parties suivantes de ces instructions n'étant pas en tout conformes à tels articles des lois fondamentales ; le conseil de régence du grand-duché crut de son devoir d'en faire l'observation à l'empereur qui en prit acte, résolut de ne pas les promulguer, et ordonna d'en élaborer des nouvelles qui seraient soumises aux états du pays à leur prochaine réunion.

Mais ce travail ne fut pas achevé sous ce règne.

La coalition qu'Alexandre avait formée contre la France, et dans laquelle il éprouva d'abord plusieurs revers, l'avait absorbé tout entier.

En 1813 il en forma une nouvelle dans laquelle entrèrent successivement l'Angleterre, la Suède, la Prusse et l'Autriche.

Un des premiers actes de cette coalition fut la convention conclue entre Alexandre et le nouveau prince de Suède, Bernadotte.

L'entrevue des deux princes eut lieu à Abo, alors capitale de la Finlande.

Dans la convention conclue, la Suède reçut la Norvège pour prix de son alliance. Pas plus que la Finlande, la Norvège ne fut traitée comme un butin de guerre. Elle resta État indépendant.

Depuis la diète de Borga, la nation finlandaise avait donné à son souverain des témoignages si réels de sa fidélité, qu'Alexandre put retirer de la Finlande les troupes russes qui y tenaient garnison depuis la guerre et en former un corps d'armée qui prit part à la campagne de France, tandis que les troupes finlandaises nouvellement formées, tinrent garnison à Saint-Pétersbourg. Depuis deux ans déjà Alexandre I^{er} avait supprimé l'armée *Indelta*.

L'organisation de l'ancienne armée *Indelta* reposait sur le principe que toutes les propriétés foncières des provinces s'engageaient par contrats conclus avec l'État à fournir le nombre de soldats imposés à la province par l'ordre du recrutement. De son côté le gouvernement assignait des terres de la couronne pour demeures et revenus aux officiers et sous-officiers. Le nombre des fermes qui devaient subvenir en commun à l'entretien d'un soldat d'infanterie était fixé par l'ordre de recrutement.

On en exceptait les plus grandes fermes qui, sous le nom de *Rusthall*, étaient tenues de fournir et d'entretenir un homme et un cheval pour la cavalerie.

Le roi de Suède, Charles XI (fin du xvii^e s.) l'habile auteur de cette organisation avait été guidé par deux considérations principales : la responsabilité immédiate de toutes les propriétés foncières, la force

de la défense nationale serait indépendante des variations dans l'état des finances publiques, et les propriétaires fonciers, la classe la plus importante de la population, voyant constamment au milieu d'eux les soldats cultivateurs des fermes affectées à la milice, il en résulterait entre l'armée et le peuple, un sentiment de solidarité fort désirable au point de vue politique.

Au commencement du XIX^e siècle l'armée *Indelta* comptait en Finlande un peu plus de 11 000 hommes, non compris la réserve, organisée, elle aussi, sur le même principe.

Une des propositions dont Alexandre I^{er} saisit la diète de Borga, avait trait à l'organisation de l'armée. Avec un magnanime sentiment de la délicatesse de cette question dans les circonstances présentes, il déclara que la Finlande conserverait son organisation militaire nationale, mais que l'armée alors au service devait être licenciée. La diète fut aussi d'avis que ces soldats qui venaient de faire une campagne sanglante sous les drapeaux de la Suède, ne devaient pas de sitôt être rappelés sous les armes. Elle élabora un projet de loi sur les droits de vacation que les propriétés foncières auraient à payer à l'État en compensation de la libération de la charge d'entretenir des soldats.

Cette loi fut promulguée en 1810. Toutefois les officiers furent admis à conserver, pour la durée de leur vie, les terres qui leur étaient affectées et qui furent ensuite affermées au profit du Trésor.

Après le licenciement en 1810 suivit une longue période dans laquelle aucun système général ne fut

définitivement adopté. En 1812 furent créés des régiments de chasseurs engagés volontaires. En 1818 le bataillon d'*Instruction d'Helsingfors*, qui devint en 1829 le bataillon finlandais de la garde. Puis en 1827 des régiments qui furent licenciés en 1830.

Cette même année on créa, par engagements volontaires, un corps de marine qui forma le premier équipage maritime. En 1846 on y ajouta un bataillon de grenadiers.

Quand éclata la guerre d'Orient en 1853, une augmentation de forces défensives de la Finlande devint nécessaire. On forma d'abord un second équipage maritime. Puis en 1854 on procéda au rétablissement de l'armée *Indelta*. Elle fut de nouveau licenciée en 1868. Les motifs, outre des raisons financières, furent que des troupes que l'on ne peut exercer que pendant une petite partie de l'année, qui n'ont pas de réserve, et dont les soldats vieillissent dans leurs fermes, ne répondaient plus aux exigences de l'art militaire moderne dans une guerre sérieuse.

Un décret prépara l'introduction du service militaire obligatoire dont la loi fut promulguée le 27 décembre 1878. Le gouvernement alors poussa activement la construction de casernes et l'acquisition du matériel.

Les jeunes gens à 21 ans sont appelés au service par le tirage au sort. Les moins favorisés font deux ans de service dans l'armée, les autres font un service actif de 90 jours, répartis en trois étés consécutifs.

La répartition des troupes dans les différentes armes, dépend uniquement de la décision de l'empereur.

Il appartient au ministre de l'empire russe, de

traiter et de rapporter à l'empereur, les affaires de l'armée de Finlande. Il a auprès de lui pour l'assister un officier supérieur finlandais.

L'école du *corps des Cadets de la Finlande* prépare des officiers, elle est destinée à recevoir 120 élèves internes.

Le *corps des Cadets* jouit d'un renom mérité, pour l'instruction qu'on y reçoit et la sérieuse discipline qui y règne.

Pendant longtemps un petit nombre seulement des officiers sortis du corps des cadets, purent trouver place dans les troupes finlandaises; les autres servaient en Russie.

La défense de l'empire russe exige la présence en Finlande de troupes plus nombreuses que le pays n'en peut fournir. Des troupes y sont placées sous le commandement du gouverneur général qui commande en chef l'armée finlandaise.

NICOLAS I^{er}. — Nicolas était le troisième fils de Paul I^{er}. Il succéda à son frère aîné Alexandre I^{er} par la renonciation au trône de son deuxième frère Constantin. Par un manifeste en date du 24 décembre 1825, il fit reconnaître son avènement *aux trônes de Russie, du royaume de Pologne et du grand-duché de Finlande lesquels en sont inséparables.*

En date du même jour, le nouvel empereur et grand-duc, adressa aux habitants de la Finlande une assurance semblable à la proclamation d'Alexandre I^{er}, du 27 mars 1809, dans laquelle il était assuré qu'on ne changerait rien aux anciennes lois du pays.

Cependant d'après ces lois, toute personne professant une autre foi que la religion luthérienne

était exclue des fonctions de l'État, ce qui n'était pas équitable, car le gouvernement de Viborg nouvellement réuni au reste de la Finlande, comptait dans sa population un grand nombre de Russes qui s'étaient fait naturaliser finlandais. L'abrogation de cet article ne devait avoir lieu qu'avec le concours de la diète, l'empereur Nicolas déclara que l'urgence de cette mesure ne permettait pas d'attendre le moment où la diète pourrait être convoquée, il déclara, que l'accès aux fonctions publiques dans le *grand-duché* serait désormais également accessible à ceux d'entre les citoyens finlandais qui appartenaient à une autre église chrétienne que l'église luthérienne.

Par la même raison et en vertu du droit de grâce que les lois de 1772 et de 1789 lui conféraient, il annula la peine de mort dans les cas ordinaires.

Sous ce règne éclata la guerre avec les puissances occidentales. Bien qu'elle porte le nom de *guerre de Crimée*, son théâtre s'étendit jusqu'aux bords des golfes de Finlande et de Bothnie. L'empereur avait pris prétexte en 1853, d'un différend élevé au sujet des *lieux saints* pour exiger impérieusement de la Porte un traité qui lui permit d'intervenir dans les affaires intérieures de l'empire ottoman afin d'y protéger les sujets grecs. Sur le refus du sultan il engagea une guerre dans laquelle la France et l'Angleterre, — après avoir tenté inutilement tous les moyens de conciliation, — prirent parti contre lui. Déjà il avait pu connaître l'échec de ses troupes, leur défaite aux batailles de l'Alma et d'Inkermann, et les progrès du siège de Sébastopol lorsqu'il mourut presque subitement d'une paralysie du poumon.

ALEXANDRE II. — En montant sur le trône, Alexandre II se trouvait en présence de la difficile mission de continuer la défense contre les armées alliées. Le blocus des ports de la Finlande commencé en 1854, fut continué en 1855.

La première année avait été marquée, pour la Finlande, par la prise de Bomarsund (Ile d'Åland) ainsi que par quelques descentes des Anglais sur les côtes du golfe de Bothnie, où ils prirent la plus grande partie de la flotte marchande.

C'est en mars 1856, pendant que le congrès était réuni à Paris, que l'empereur Alexandre II fit son premier voyage en Finlande.

Aux sympathies qu'il s'était déjà acquises dans le pays comme tzsarrowich et chancelier de l'Université se joignirent des acclamations chaleureuses, partout dans son voyage.

Il présida une séance du Sénat, le 24 mars, dans laquelle il remercia chaudement le Sénat et la population du zèle avec lequel ils avaient concouru à la défense du pays, et il exprima l'espoir que la Finlande se relèverait des pertes et des maux causés par la guerre. Puis il donna lecture d'une note dans laquelle il enjoignait au Sénat de préparer des propositions tendant au relèvement du commerce et de la navigation, au développement de l'industrie, à la création d'écoles primaires dans les communes rurales, à la construction de canaux et de chemins de fer, enfin à l'augmentation des traitements des petits fonctionnaires.

Depuis 1809, le suédois était comme auparavant la langue officielle et l'organe de la culture intellectuelle. En 1863, par ordre de l'empereur l'ordonnance

suivante fut promulguée : « Bien que le suédois continue à être la langue officielle du pays, la langue finnoise est déclarée jouir des mêmes droits dans tout ce qui regarde immédiatement la population finnoise. »

En 1867, il y eut *réunion des États*.

Une des nombreuses questions que cette diète avait à traiter, faisait contraste avec la nature politique des autres, il s'agissait de savoir si la loi provisoire de la liberté de la presse serait prorogée ; puis d'une proposition relative à la construction d'un chemin de fer reliant la ligne d'Helsingfors à Tavasteus, avec Saint-Pétersbourg.

Les récoltes avaient manqué plusieurs années de suite dans une grande partie du pays, et le printemps très froid de 1867 faisait prévoir le même désastre pour cette année-là. Mais la diète vit avec raison, dans le chemin de fer proposé, un moyen de développement industriel pour le pays, aussi n'hésita-t-elle pas à voter la proposition et à garantir un emprunt dans ce but.

Les soucis, les dangers s'amassaient dans le chemin qu'Alexandre II frayait à son peuple vers des destinées meilleures. Lui, le tsar libérateur qui, par l'abolition du servage, avait supprimé le plus grand obstacle au développement de la nation dans le sens de la liberté, fut coup sur coup l'objet d'infâmes attentats de la part des nihilistes — cette secte secrète qui défigure l'idéal de la liberté jusqu'à en faire une anarchie destructive.

La nouvelle du meurtre d'Alexandre II répandit dans toute la Finlande le deuil et l'épouvante.

ALEXANDRE III. — Alexandre III, à son avènement,

adressa aux habitants de la Finlande un message semblable à ceux de 1809, de 1825, de 1855, qui, comme les précédents, confirmait la religion, les lois fondamentales et les privilèges du pays. En effet, le changement de règne n'interrompt pas l'ère des réformes inaugurées en 1863.

Depuis que l'organisation du service militaire, et l'extension du réseau des chemins de fer avait grossi le budget, certaines questions importantes furent résolues, puis le projet longuement étudié d'un nouveau code pénal fut définitivement adopté par la diète de 1888. Sa Majesté passa en revue les troupes finlandaises, réunies pour la première fois depuis l'institution du service obligatoire, au camp de Villmaustrand. De là le souverain se rendit à Helsingfors, la capitale de la Finlande depuis l'incendie d'Abo. L'empereur et l'impératrice étaient accompagnés de leurs fils et de plusieurs membres de la famille impériale. Quand les membres du Sénat lui furent présentés, l'empereur leur exprima sa satisfaction de la manière dont l'introduction du service obligatoire avait été accomplie.

NICOLAS II. — A la mort d'Alexandre III son fils Nicolas monta sur le trône. Un mois après son avènement, le nouvel empereur qui, contrairement à ses prédécesseurs, n'avait pas encore publié le manifeste consacrant la constitution de la Finlande, semblait vouloir confirmer les mesures d'énergique russification dont le gouverneur, M. le comte Hayden (1), avait menacé les Finlandais. Ils ont eu la joie de se tromper en leurs sombres prévisions : toutes leurs libertés leur ont été conservées !

(1) Remplacé depuis le commencement de 1897.

VUE GÉNÉRALE

Politiquement la Finlande fait partie du vaste empire russe, mais ses lois, ses institutions, sa langue, sa religion, ses mœurs, son système monétaire et douanier lui ont fait une position à part vis-à-vis du puissant empire moscovite.

Abo, l'ancienne capitale de la Finlande, fut détruite par un incendie au mois d'août 1827. La jolie ville d'Helsingfors sur le golfe de Finlande en est la capitale actuelle, et le siège du conseil de régence du Sénat.

L'organisation politique du grand-duché de Finlande, est celle d'une monarchie constitutionnelle. Le pouvoir de gouverner le pays appartient à l'empereur et grand-duc, qui de concert avec la diète, édicte les lois, établit les impôts ; exerce, en un mot, le pouvoir législatif et exécutif ayant pour auxiliaires :

1° Le Sénat, comprenant le gouvernement administratif et le département de la justice, lesquels réunis forment le *Plénium du Sénat* ;

2° Le gouverneur général président du Sénat, chef des autorités exécutives ;

3° Le procureur général chargé de la surveillance de l'exécution des lois par les autorités compétentes ;

4° Enfin le ministre secrétaire d'État, résidant à Saint-Pétersbourg, organe intermédiaire entre le pays et l'empereur.

En Finlande, les états se composent de quatre or-

dres : la noblesse, le clergé, la bourgeoisie et les paysans.

Ces états réunis forment la diète, convoquée au moins tous les cinq ans par le grand-duc, et qui se tient à Helsingfors.

L'ordre de la noblesse se compose des chefs des familles inscrites dans les rôles de la *maison de noblesse*.

L'ordre du clergé comprend : un archevêque, deux évêques, des députés choisis par le clergé et les professeurs d'université ou d'écoles publiques.

L'ordre de la bourgeoisie est formé des députés des villes.

Enfin celui des paysans est composé des députés des communes rurales.

Les affaires ecclésiastiques sont administrées par quatre autorités :

Le comité ou parlement de l'église (ministre des cultes en France), les évêques et l'archevêque.

Le chapitre présidé par l'évêque et chargé du gouvernement spirituel et de la juridiction administrative.

Le conseil de paroisse présidé par le pasteur, et chargé de diriger, de contrôler l'administration des biens de l'église, ainsi que d'exercer la surveillance et la discipline ecclésiastique.

La caractéristique de l'Église luthérienne consiste en ce que les paroisses sont, en général, des paroisses territoriales coïncidant avec les communes ; et dans lesquelles le pasteur remplit les fonctions d'officier d'état-civil.

Le système monétaire est le même qu'en France ainsi que le système décimal.

Le système douanier est beaucoup moins prohibitif qu'en Russie. Les principaux articles d'exportation sont : les bois, le papier et le beurre, les chevaux, le crin et les plumes.

Quant au caractère national, il est en harmonie avec le climat sous lequel vivent les Finlandais, et avec le sol qu'ils labourent. D'une part, un hiver long et condamnant à l'inaction ; d'autre part un été court, et qui pourtant doit suffire aux travaux.

Les innombrables cours d'eau qui ont fait donner au pays le surnom de *pays aux mille lacs*, les forêts, les vastes solitudes, ont rendu le Finnois un être taciturne, replié sur lui-même, enclin à la rêverie ; mais capable, quand son âme est fortement impressionnée, de tomber en extase, puis de s'arracher à sa rêverie et de traduire alors par des paroles, ses pensées les plus intimes. Il devient orateur. Et cela d'autant plus facilement qu'il possède, dans sa langue mélodieuse et souple, un instrument précieux !

Comme nous l'avons dit précédemment, les langues du pays sont le suédois et le finnois auxquelles il faut ajouter le russe dont l'enseignement est obligatoire.

Il y a environ 2 000 000 d'habitants qui parlent le finnois, et 350 000 qui parlent le suédois.

L'épopée nationale le *Kalévala* est en finnois.

Beaucoup d'auteurs et de poètes modernes, ont écrit et écrivent en langue finnoise. Il y a même en ce moment une véritable réaction : les vrais Finnois veulent leur langue nationale.

On comprendra cependant que Runeberg, qui est né avant les événements qui donnèrent de nouveaux

maîtres à son pays, ait écrit en suédois et que la Scandinavie tout entière l'appelle son Victor Hugo, et dise avec orgueil « que pour lire un seul volume de Runeberg, il vaut la peine d'apprendre le suédois. »

En somme l'organisation politique de la Finlande est peu connue en Russie et tout à fait ignorée en Europe. Pourtant elle ne laisse pas d'être fort curieuse, car elle a dans l'autocratique empire de Russie, l'autonomie et tous les avantages que demande vainement l'Irlande à la libérale Angleterre.

Elle a, nous l'avons vu, son parlement qui se nomme *Seim*, ses libertés, ses privilèges même.

Les débats politiques y sont très chauds, et les orateurs souvent audacieux, malgré l'archaïque constitution de 1772 qui sépare — comme nous l'avons dit aussi — les représentants finlandais en quatre chambres : chambre des seigneurs, du clergé, de la bourgeoisie et des paysans.

L'empereur de Russie qui, en donnant à la Finlande le nom de *grand-duché de Finlande*, a pris le titre de *grand-duc de Finlande*, a continué — quoiqu'il n'y soit pas légalement obligé — d'ouvrir le *Seim* et de mander le parlement.

C'est ce qu'ont fait successivement :

Alexandre I^{er} après avoir conquis la Finlande, en 1809 ;

Nicolas I^{er} à son avènement en 1825 ;

Alexandre II à son avènement, en 1855 ;

Alexandre III à son avènement, en 1881 ;

Nicolas II un mois après son avènement, en 1894,

l'empereur régnant dont le mariage eut lieu le 26 novembre 1894, et le couronnement le 26 mai 1896, suivi de son voyage en France, le 5 octobre de la même année.

En la personne du chef de l'État, la France entière rendit leur visite aux souverains russes. Le Président de la République française, M. Félix Faure, s'embarqua pour la Russie le 18 août 1897, suivi d'une nombreuse escorte.

Ce féerique voyage s'est terminé par une véritable apothéose : *le Triomphe de la Paix*, volonté dernière d'Alexandre III.

Un traité d'alliance entre la Russie et la France fut rapporté par M. Félix Faure.

Le jeune Empereur accomplit ainsi cette œuvre magnifique en y associant la mémoire de son père.



Plage de Terrijoki.

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE.....	IX
--------------	----

CHAPITRE PREMIER

La famine en Finlande. — Enfant trouvée sur la neige. — Un baptême russe.....	11
---	----

CHAPITRE II

Les écoles. — Travail en classe. — Plaisirs de vacances.....	19
--	----

CHAPITRE III

Les amis d'enfance. — La famille Pullinof. — Le vieux Matti....	27
---	----

CHAPITRE IV

Vocation d'Ivane. — Pour elle tout change. — Mort des époux Osouf.....	35
--	----

CHAPITRE V

Le déblayage des neiges.....	41
------------------------------	----

CHAPITRE VI

Réunion chez dame Pullinof. — Jeu des énigmes. — Jalousie de Tom.....	51
---	----

CHAPITRE VII

Promenade en forêt. — Le tueur d'oiseaux. — Combat de coqs. — Commerce des plumes.....	61
--	----

CHAPITRE VIII

Le pasteur Brandt.....	68
------------------------	----

CHAPITRE IX

La colère de Tom. — Démarches infructueuses.....	76
--	----

CHAPITRE X

Une grande décision.....	80
--------------------------	----

CHAPITRE XI

La plage de Terrijoki. — La légende de la couleuvre.....	87
--	----

CHAPITRE XII

L'incendie. — Un échappé de Sibérie.....	94
--	----

CHAPITRE XIII

Retour de Tom. — Fête de la Saint-Jean à Tervola. — Les ma- quignons.....	107
--	-----

CHAPITRE XIV

Une tempête de neige sur le lac glacé du Ladoga.....	115
--	-----

CHAPITRE XV

Courses de chevaux à Viborg, traîneaux sur la glace.....	129
--	-----

CHAPITRE XVI

Le repas après les courses. — Hourra au vainqueur de Tervola...	142
---	-----

CHAPITRE XVII

Terrible accident. — A quelque chose malheur est bon. — Un grand mariage.....	147
--	-----

NOTICE SUR LA FINLANDE

Sa situation géographique. — L'origine du peuple finlandais, sa religion, ses mœurs. — Conquête du pays par les Suédois, puis reprise aux Suédois par les Russes et devenue grand-duché de Finlande.....	157
Vue générale.....	170

FIN DE LA TABLE.

